

CÉDRIC ORAIN

LA TRAVERSÉE

www.latraversee.net

Revue de presse

Striptease

Création et jeu : Céline Milliat-Baumgartner

Texte et mise en scène : Cédric Orain

La Traversée

Le 22 Juin 2009

La chronique théâtrale de Jean-Pierre Léonardini

Mes prises de la Bastille

Trois spectacles ont été vus en ouverture de l'événement Trans...09 au Théâtre de la Bastille(1).

Le plus frappant, c'est Striptease, dont Cédric Drain signe le texte et la mise en scène et qu'interprète Céline Milliat-Baumgartner. L'idée vient d'elle. Elle se glisse dans la peau d'une effeuilleuse de métier, en recrée les gestes successifs avec la plus exquise maîtrise, tout en simulant certaine gaucherie qui ajoute du charme à la chose. Elle parle aux spectateurs d'une voix douce, détaille par le menu ce qu'elle va accomplir, jusqu'à se dévêtir et se révéler nue comme la main.

La voici offerte aux regards dans la pénombre, se livrant, au sol, à de subtiles contorsions qui la transforment en autant de figures de tableaux vivants érotiques. On songe aux poupées articulées de Hans Bellmer, mais c'est en poupée de chair et d'âme que s'avance Céline Milliat-Baumgartner à la vénusté sans défaut. Et puis ce qu'elle a à nous dire est de bonne tenue littéraire et fait le tour de la question de la femme de son plein gré offerte au désir. Elle chante aussi dans le même esprit et c'est du raide (paroles d'Eugène Durif et musique de Xavier Ferran). On dirait un peu Betty Boop, qui fut de Marilyn le brouillon sur papier couché. Il y a surtout que Striptease constitue un chaleureux hommage à toutes celles qui, depuis la Belle Époque, comme on dit, jouent leur corps sous toutes ses faces à qui perd gagne, toute honte bue dans l'exhibition.

En une longue et savoureuse litanie, elle en fait l'appel anxieux, depuis les « ancêtres » comme Grille d'égout jusqu'aux filles du Crazy Horse Saloon baptisées par Alain Bernardin, soit Bertha von Paraboum, Capsula Popo, Wanda Monopolka et tant d'autres, sans oublier Rita Renoir la magnifique qui, à la fin des années soixante, entrée en rébellion, forçait ses voyeurs à se déloquer sur scène, avant de jouer, sous la direction de Marcel Maréchal, la Poupée, d'Audiberti, allégorie de la Liberté grande sous les auspices de la révolution en marche.

La comédienne rend ainsi hommage à ses soeurs maudites, de la sorte nous prouvant qu'il s'agit au fond du même métier basé sur la montre de soi, au dehors comme en dedans. À la fin, après une vertigineuse série de mouvements parfaitement exécutés à la barre métallique comme dans une boîte de Pigalle, Céline Milliat-Baumgartner se disloque à vue, hors d'haleine, étendue sur le dos.

La gogo girl n'est plus qu'une travailleuse harassée. L'admirable est que cet objet théâtral audacieux, qui a pour sujets le désir et la nudité, soit traité avec infiniment de pudeur. Pas un sou d'hystérie, de l'auto-ironie délicate, de l'émotion sciemment drapée dans une naïveté digne. Une rareté. Le luxe.

Le thème élu de Trans...09 est en effet la nudité (2). Dans la mise en scène, par Sylvie Reteuna, de *Blanche-Neige*, de l'écrivain suisse alémanique Robert Walser (1878-1956), l'héroïne apparaît un instant dans le plus simple appareil. Belle réalisation, au demeurant, de cette œuvre à la fantaisie ingénument perverse, qui commence là où s'arrête le conte des frères Grimm ; où l'on voit un prince benêt (Olav Benestvedt) papillonner autour d'une Blanche-Neige (Aurélia Arto) qui n'a pas froid aux yeux, liée d'amour-haine à sa mère, la reine (Claude Degliame, superbe actrice baroque, si experte en modulations de fréquence), terriblement chaude du réchaud, qui en pince pour le chasseur (Eram Sobhani), lequel n'eut pas le cœur d'arracher celui de Blanche-Neige... C'est donné en finesse, avec un fond d'imagerie projetée du Douanier Rousseau et des inserts sur la vie de Walser, qui passa tant d'années à l'asile. « J'aime les fêlés, dit joliment Sylvie Reteuna, ils laissent passer la lumière. » Michel Audiard l'avait formulé avant elle.

Sophie Lagier s'est attaquée à *Crave (Manque)*, de Sarah Kane. Les interprètes sont Vincent Bouyé, Corinne Cicolari, Nathalie Kousnetzoff, Magdalena Mathieu et Christophe Sauger. Deux couples en sous-vêtements, rangers aux pieds, sont posés sur un podium et balancent le texte dans une sorte de bon vouloir psychologico-anecdotique qui fait long feu, puis se mettent à poil, nous fixent et tombent en tas les uns sur les autres. Déjà trop vu.

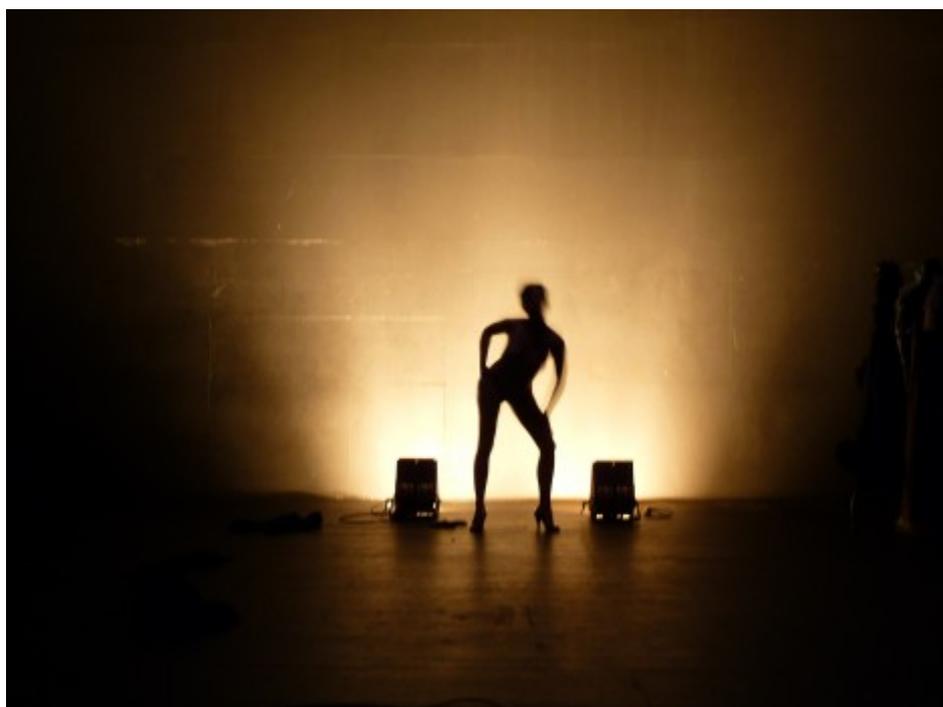
(1) C'était les 15, 16, 17 et 18 juin au Théâtre de la Bastille.

(2) Le 27 juin, il y aura même un débat là-dessus.

L'actrice Céline Milliat-Baumgartner effeuille le strip

Par Jean-Pierre Thibaudat | Journaliste | 17/06/2009 | 11H20

Partager:



« Striptease », c'est le titre du spectacle créé et joué (seule en scène) par Céline Milliat-Baumgartner. Un genre donne son nom à un spectacle. Samuel Beckett avait en son temps écrit une pièce titrée « Comédie ». D'ailleurs « Striptease » est aussi une comédie. Et un exquis feuilletage d'effeuillages.

Toute actrice qui se « met à nu » devant son public s'adonne à un certain striptease même si son corps n'est pas ou n'est que partiellement dévoilé. Etre stripteaseuse est par ailleurs un métier reconnu d'utilité publique comme celui de docker ou de vendeur de cravates. C'est cela que raconte l'actrice (qui ne manque pas de chien ni de boa) prénommée Céline. A la fois une brève histoire, une anthologie voire une anthropologie du striptease. Raconté par une actrice qui sait nous surprendre au bord du geste éculé.

Caressée par les projecteurs

Tout y passe. Le rapport au public fait de séduction et de provocation et tout autant de dérision. Voyeurs (forcément) d'un côté, voyante (et elle a l'œil) de l'autre. Complicité à tous

les étages. « On est bien là, non ? » La phrase revient, me semble-t-il, plusieurs fois. Oui elle est bien là. Bien dans sa peau, son corps, caressée par les projecteurs, souriante, épanouie, ravie. Espiègle aussi. Avec des étonnements à la Liza Minelli.

Elle dévoile tout : l'origine du mot striptease, la première femme (une chanteuse) qui s'y est adonnée par inadvertance puis par plaisir. Suit, en forme d'hommage et de filiation, un fabuleux inventaire (texte signé Cédric Orain qui signe aussi la mise en scène) égrenant les noms souvent extravagants d'une pléiade de stripteaseuses, de Foufoune Darling à Bonita Super en passant par Rita Renoir, « la tragédienne du strip » comme le dit Céline Milliat – Baumgartner.

Du tout au trou

Elle dit aussi le trou qui est au centre de tout, à travers un texte qui lui fait penser aux explorations de Pierre Meunier (présent dans la salle le soir de la première).



Et puis, vient le boulot à la barre. Le travail posté de la stripteaseuse. Harassant, épuisant. Elle lance son corps sur la barre d'acier, s'enroule, monte, s'écroule, recommence. Sisyphe strip. Une fatigue non feinte du corps qui s'épuise, se vide, à vue.

On est bien là, non ?

Reste le dernier éclat solaire du corps nu, allongé, soufflant. Et ces mots « On est bien, là ». Oui, elle est bien là. Très bien.

► **Festival Trans** - au [Théâtre de la Bastille](#) - trois ou quatre spectacles par jour, et aussi des rencontres professionnelles, des lectures, des transbuffets à partager avec les artistes, un débat sur le nu, etc. Sans oublier, le 23 juin, une *Nuittranserotique* - Programmes détaillé et horaires sur les sites du [Théâtre de la Bastille](#) et de [Jean-Michel Rabeux](#) - Tél. : 01 43 57 42 14 - Jusqu'au 28 juin.

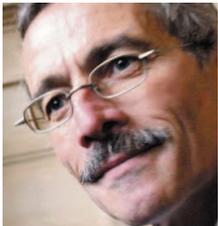
Au concert avec Renaud Van Ruymbeke magistrat

Quand son travail lui en laisse le temps, le juge Renaud Van Ruymbeke, 56 ans, se livre à sa passion : le piano. Comme dans le passé, il ira au Festival des fêtes musicales à la Grange de Meslay (Indre-et-Loire), qui commence le 19 juin.

« Cet endroit est magique. Imaginez : un bâtiment monastique de 60 m de long datant du XIII^e siècle, une charpente en cœur de chêne. Tout cela en pleine nature, avec dehors la prairie... Un charme indescriptible. Un climat idéal pour la musique. Quand il a découvert ce site, le grand Sviatoslav Richter a décrié qu'il jouerait là. Il y est revenu, il y trouvait une inspiration. C'est vrai qu'on ressent quelque chose de particulier. J'aime l'acoustique particulière des grandes salles de concert. Mais ici, même si le chant d'un coq peut perturber l'écoute, l'émotion est incomparable. »

J'y vais depuis six ans. René Martin, le directeur artistique, y programme des artistes formidables. J'y ai découvert Arcadi Volodos, dans un programme Liszt d'une difficulté folle qu'il abordait avec une aisance déconcertante ; ou le jeune Israélien Iddo Bar-Shai. J'y passerai la journée du 30 juin : trois concerts, à 11, 16 et 19 heures. J'attends beaucoup du dernier, Brahms avec le jeune prodige Jean-Frédéric Neuberger. L'après-midi, j'entendrai un duo piano-violon que je ne connais pas dans Beethoven et Szymanowski. C'est à Meslay que j'ai découvert ce compositeur moderne, que j'ai appris à aimer.

Pour moi, Meslay, c'est comme la Folle Journée de Nantes : une parenthèse, un moment d'exception. Je vais trop peu au concert. Je n'ai pas beaucoup de temps et



BERTRAND GUAY/AFP

quand j'en trouve, je préfère le consacrer à jouer. Le piano est un élément essentiel de ma vie. J'ai commencé à 8 ans. A 13 ans, je m'y suis mis sérieusement. Etudiant, je jouais trois heures par jour, j'ai tenté le Conservatoire de Paris. En vain. Alors je me suis dit que je deviendrais juge de paix en province, que j'aurais du temps pour satisfaire ma passion. J'ai eu tout faux !

Il y a dix ans, un pianiste remarquable, Laurent Cabasso, a accepté de me reprendre en main. J'ai recommencé à jouer régulièrement. A Paris, je n'ai pas de piano mais un clavier. Je travaille deux ou trois heures par semaine. Pendant les vacances ou le week-end, je joue plusieurs heures par jour.

Le piano m'a enseigné la rigueur. Quand vous vous attaquez à la *Sonata*, de Liszt, vous prenez un passage, vous le travaillez lentement, puis un peu plus vite, puis vous enchaînez. J'ai sans doute cherché à appliquer cela dans mon métier. L'instrument impose l'humilité : sans travail, rien n'est possible. Si vous arrêtez quelques semaines la fameuse sonata, il faut recommencer de zéro. C'est une passion et une évocation. Et croyez-moi, j'en ai besoin. ■

**Propos recueillis par
Nathaniel Herzberg**

Festival des fêtes musicales à la Grange de Meslay. Du 19 au 30 juin à Parçay-Meslay. Tél. : 02-47-29-19-29.

La fabrique de la culture

Erotisme, sexe et strip-tease s'invitent sur les scènes actuelles

Plusieurs performances à venir, certaines interdites aux moins de 18 ans, poussent loin les expériences autour du désir et du corps



« Un presque rien », spectacle mis en scène par Elise Lahouassa à partir de textes d'Ovide. MATHIAS WEZINKI

Danse

Que de strip-teases, de nudité et même de jouets sexuels actuellement sur les plateaux de danse ! Une vague de fond érotique emporte les chorégraphes et les metteurs en scène. Symptômes d'une société qui se met à poil dans tous les sens du terme, ces spectacles décomplexés jouent la carte « performance et sexe » sans l'ombre d'une hésitation. Ils déplacent même les frontières de l'art vers les cabarets et les peep-shows, pour remettre le corps et ses désirs au centre du plateau.

La figure populaire de ce mouvement s'appelle Philippe Decouflé, qui signe la nouvelle revue du Crazy Horse, à Paris : dix *sexy girls* à découvrir en septembre. Découfflé est un habitué de l'érotisme, auteur du spectacle *Cœurs croisés* (2007) dans lequel on a pu découvrir des effeuilleuses pas piquées des hametons.

Le Théâtre parisien de la Bastille accueille pour sa part, à partir du 15 juin, le Festival Trans, qui culminera le 23 juin avec la Nuit TransErotic.

« Je ne veux pas laisser l'éros au commerce, à la pub et au fric, s'énervent le metteur en scène Jean-Michel Rabeux, organisateur de la manifestation. On est envahis de pornographie avec des corps mécaniques, formatés, du sexe en plastique et du plaisir bidon. L'art doit s'occuper de l'éros. C'est même son devoir, sa responsabilité actuellement. »

« Encore à poil »

Jean-Michel Rabeux n'est pas né de la dernière pluie : le sexe et son secret sont au cœur de son travail théâtral depuis vingt-cinq ans. « Mais c'est le secret de tout le monde », corrige-t-il. Sans doute, mais le fait de le transformer en spectacle change la donne : en 1987, son *Eloge de la pornographie* lui a valu des insultes. Il a persisté et, aujourd'hui, il n'est plus seul dans cette veine. « Le sexe est dans l'air du temps, d'accord, mais il n'empêche qu'il faut se battre de plus en plus contre les interdits et la censure, assène-t-il avec virulence. »

Un constat : à Paris, comme en province, actuellement, les programmateurs rencontrent apparemment

peu de controverses. Au contraire : l'annonce de certains spectacles dénués remplit parfois les salles.

Parmi les invités de son festival, la comédienne Céline Milliat-Baumgartner présente *Strip-tease*, qu'elle a imaginé avec la complicité de Cédric Orain. « Depuis 2001, j'ai l'impression que les metteurs en scène me demandent souvent de jouer à poil, et j'en ai un peu marre, s'exclame-t-elle. J'ai eu envie, du coup, de parler en mon nom et de poser la question : qu'est-ce qui excite tant dans un strip-tease, et jusqu'où ça excite ? »

Entre Foufoune Darling et Lili la Pudeur, l'actrice s'interroge aussi sur le métier qu'elle a choisi, son goût de l'exhibition, sa passion de « se compromettre sur scène avec joie ». Quitte à ce que ses amis lui disent une fois de plus : « T'es encore à poil. »

Cette tendance érotique et sexuelle est surtout portée par les danseurs et les chorégraphes. L'Américaine Ann Liv Young, les Français Alain Buffard, Yves-Noël Genod, Giselle Vienne, font réguliè-

rement parler d'eux sur le sujet. François Chaignaud et Cecilia Bengolea se sont fait une réputation avec *Pâquerette* (2007). Ces danseurs, qui évoluent en duo, chacun avec un godemichet bien planté, donneront une performance fin juin dans les rues parisiennes avec le soutien de l'association Act Up. *Pâquerette* n'est pas d'effeuiller la marguerite mais de « faire danser tous les orifices, dont l'anus », selon ses auteurs. « On a envie de trouver des intensités nouvelles, loin des normes et des codes », raconte François Chaignaud. Le plateau est un espace de liberté. Les questions du désir et du plaisir y sont chez elles. »

Pornographique ? Absolument pas, selon François Chaignaud, qui définit la pornographie comme une « entreprise de duplication à l'infini, alors que le désir est unique ». Passé par une formation de danseur tout ce qu'il y a de classique, il déclare se sentir proche, à sa façon, des « travailleurs du sexe engagés avec leur corps ». Les danseuses de l'opéra, au XIX^e siècle, étaient aussi des femmes légères, comme on dit, voire des prostituées occasionnelles, proies rêvées de riches messieurs qui les dévoreraient du regard depuis le balcon.

La question de la morale est rejetée par les artistes. La fameuse formule, bien commode aussi, « l'art est au-delà de la morale » fleurit un peu partout. « Mais il y a des limites à la représentation de l'acte sexuel sur un plateau », nuance Alain Buffard, dont la nouvelle pièce, *Self & Others*, est en tournée en France. Il ne s'agit pas d'être dans la provocation, mais de suggérer en ouvrant l'imaginaire des spectateurs ». Jean-Michel Rabeux affirme présenter du « hard, mais avec délicatesse, car le choc du vivant est toujours dangereux ». La Nuit TransErotic est interdite aux moins de 18 ans. ■

Rosita Boisseau

Festival Trans. Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris-11^e. Jusqu'au 28 juin. De 10 € à 25 €. Tél. : 01-43-57-42-14. **Self & Others**, d'Alain Buffard. Festival d'Uzes (Gard), 16 juin, 19 heures. Tél. : 04-66-03-15-39. De 10 € à 20 €. **Pâquerette**, de François Chaignaud et Cecilia Bengolea, à la Mallerie, 42, rue Kuhlmann, Lille (Nord). Le 19 juin à 21 heures. Tél. : 03-20-19-18-50. 5 €.

semblait nécessaire, plus vertigineux aussi, par rapport à une morale qui me semblait obsolète et peu épanouissante. »

Sacs de latex

Après une formation au Centre chorégraphique de Montpellier en 2004, Cecilia Bengolea collabore avec des chorégraphes comme Claudia Triozzi pour le spectacle de strip-tease *Nightshade* (2007), Tiago Guedes et Mark Tompkins. Avec François Chaignaud, elle met en scène *Pâquerette* dans de petits lieux parisiens marginaux sans penser une seconde jouer sur des scènes de théâtre. « Programmer une pièce avec des godemichets nous semblait franchement impossible... »

Le credo du duo Bengolea-Chaignaud réside dans le mot « transformation ». « Transformer nos corps par le travestissement ou l'hybridation avec des objets, transformer la relation à l'autre,

avec le public... C'est une quête politique et intellectuelle. » Leur nouvelle pièce s'intitule *Sylphides*, et les met en scène dans des sacs de latex comme s'ils étaient sous vide. Claustrophobie, mort et renaissance...

Interprète d'Alain Buffard dans *Self & others*, elle y livre un auto-portrait en string et queue de cheval qui va chercher son inspiration littéraire du côté de la Bible. Elle planche aussi sur la reconstitution des danses libres des années 1920-1930, de François Malkovsky (1889-1982). Parallèlement, elle mène toujours sa double vie, en testant parfois ses performances dans une boîte échangiste près de Beaubourg. Lorsque son emploi du temps le lui permet, elle manifeste avec les prostituées parisiennes, en scandant comme elles : « Vous couchez avec nous, vous votez contre nous ! » Danseuse, oui, mais pas trop ! ■

R. Bo.

Agenda

Cinéma

« **La Vie ailleurs** » PARIS. Comme beaucoup de films promus par l'association Point Ligne Plan, *La Vie ailleurs*, de David Teboul, est une œuvre belle et forte qui ne trouve pas sa place dans le circuit commercial. Il sort dans une seule salle à Paris. C'est un regard très original sur la banlieue, mi-journal intime, mi-documentaire, qui en déjoue tous les clichés. Parti tôt d'un lieu honni, le réalisateur revient y tourner auprès de ses habitants un film, témoin de la distance et de la solidarité qu'on peut éprouver à l'égard de l'enfance.

« *La Vie ailleurs*, de David Teboul. Cinéma l'Entrepôt, 7-9 rue Francis de Pressensé, Paris-14^e. Tél. : 01-45-40-07-50. Tous les jours à 19 h 35. Jusqu'au 30 juin.

Différent 12

PARIS. Une semaine de cinéma espagnol, pour se convaincre qu'il ne se réduit pas au seul Pedro Almodovar. Lundi 15 juin, on découvrira *Camino*, histoire d'un enfant malade tombée aux mains de l'Opus Dei, film couvert de récompenses dans son pays. Un autre temps fort sera consacré à *Arrebato*, d'Ivan Zulueta, vieux de trente ans, qui marqua lui aussi le début de la renaissance postfranquiste. Et aussi des nanars improbables, des documentaires inédits et une performance musicale de rue (Champollion, en l'occurrence) le soir de la Fête de la musique. **Différent 12** Cinémas Nouveau Latina, Reflet Médicis et Majestic Ssayy, Institut Cervantes, Paris. Du 15 au 21 juin. www.gnolas.org

Danse

Saisons russes

PARIS. Le Ballet du Kremlin fait figure de curiosité à ne pas rater avec son programme spécial « Saisons Russes » pour le centenaire des Ballets russes de Diaghilev. Rien que des pièces insolites, interprétées par des stars comme Nicolai Tsiskaridze ou Ilse Liepa : *Le Dieu bleu* (1912), *Sheherazade* (1910) ou *Thamar* (1912), dans des versions revues par des chorégraphes actuels.

Saisons russes. Ballet du Kremlin, Théâtre du Châtelet, place du Châtelet, Paris-1^{er}. M^e Châtelet. Du 19 au 21 juin. Trois programmes. 20 heures. Le dimanche à 17 heures. Tél. : 01-49-52-50-50. De 15 € à 89 €.

Musique

Les légendes du raï

PARIS-TOULOUSE. Deux chanteurs vétérans de l'Algérie, Boutaïba Sghir et Belkacem Bouteldja, ont contribué à l'émergence du raï. Ils comptent même parmi les précurseurs du raï moderne, rebaptisé « pop raï », avec un son tonique. Ils se produisent au Festival de l'Institut du monde arabe, à Paris, et seront également au Festival Rio Loco de Toulouse, consacré au Maghreb.

Institut du Monde Arabe, 1, rue des Fossés-Saint-Bernard, Paris-5^e. Tél. : 01-40-51-38-14. Le 18 juin à 21 heures. 18 € et 22 €. Festival Rio Loco, prairie des Fillets, Toulouse. Tél. 05-61-11-02-22. Le 20 juin, à 20 heures (avec Akim el Sikameya, Amazigh Kateb, Archie Shepp & Dar Gnawa de Tanger). 5 €.

Opéra

« **Le Roi Roger** » de Szymanowski PARIS. L'opéra de Karol Szymanowski (1882-1937), *Le Roi Roger*, est à l'affiche de l'Opéra Bastille à partir du 18 juin jusqu'au 2 juillet. Un véritable événement musical, que son entrée tardive au répertoire de l'Opéra de Paris rend encore plus exceptionnel. L'œuvre est mystique et personnelle, sauvage, initiatique, révélatrice de forces conflits intimes. Elle est mise en scène par un des enfants terribles de la mise en scène, le Polonais Krzysztof Warlikowski. C'est aussi l'ultime production phare de l'ère Mottier. Opéra Bastille, 130, rue de Lyon, Paris-12^e. M^e Bastille. Les 18, 20, 23, 25, 30 juin et 2 juillet à 20 heures. Le 28 juin à 14 h 30. Tél. : 08-92-89-90-90. De 5 € à 138 €. www.operaparis.fr

Glamorama

La sensualité des corps pour exciter les esprits : c'est le credo assumé du FESTIVAL TRANS, conçu par le metteur en scène Jean-Michel Rabeux.



A la manière d'un drôle de serpent de mer, le festival Trans revendique l'intermittence de ses éditions que seul le désir motive. Libertaire dans l'âme, il milite pour une scène ouverte à un érotisme cultivé et réunit onze spectacles comme autant de piments aptes à réveiller des plateaux souvent trop sages. Se moquant du goût des autres, Jean-Michel Rabeux et Clara Rousseau, ses concepteurs, jouent cartes sur table : *"Trans existe pour les spectacles qu'il propose, pas pour lui-même. Des spectacles qui nous bouleversent et qui, de ce fait, ont du mal à se faire voir ailleurs."*

Ainsi *Blanche-Neige*, dans la mise en scène de Sylvie Reteuna, trouve la bonne distance pour distiller l'ironie délicate et l'humour vache de la réécriture du conte des frères Grimm concoctée par le Suisse Robert Walser (1878-1956). Usant d'un ton mutin et d'un sadisme ouvertement déclaré envers ses personnages, Sylvie Reteuna inscrit son travail en écho des préoccupations d'un auteur qui passa les vingt-trois dernières années de sa vie interné dans un asile, et qui stipulait : *"Les sensations sont des flèches qui me meurtrissent. Que faire des sentiments, sinon les laisser frétiler et crever comme des poissons dans le sable de la langue."*

Voici donc les personnages de *Blanche-Neige*, tels des poissons hors de l'eau, tentant de se dépêtrer des nœuds de fantasmes qui leur collent à la peau. Le prince joue les grandes folles, la méchante reine nie tout rapport

avec le chasseur et Blanche-Neige, vierge éternelle, essaie d'en finir avec l'adolescence en réglant son conflit avec sa marâtre. Soit une heure quinze de bonheur et un spectacle s'offrant le luxe d'un intermède façon cabaret berlinois où Claude Degliame (la reine), vénéneuse à souhait, interprète en star maudite *Der Wind hat mir ein Lied erzählt*, extrait du répertoire de Zarah Leander, l'égérie trouble du cinéma nazi.

Avec *Striptease* de Cédric Orain et Céline Milliat-Baumgartner, on passe du burlesque d'un cul fripon agité sous le tissu tendu à rompre d'une minirobe à un corps dévoilé autant que caché dans la découpe d'un contre-jour pervers, jusqu'à cette danse à la barre d'acier, que la comédienne poursuit en brave petit soldat mimant l'amour jusqu'à

épuisement. Cette revue de détail, avec son truc en plumes, ses talons aiguilles et sa belle dose d'humour, parcourt les arcanes du strip avec délicatesse... A force d'être mise à nu par les metteurs en scène, Céline Mil-

liat-Baumgartner s'est décidée à passer à l'acte. Grâce lui en soit rendue, car si l'effeuillage est intégral, il ne se départ jamais de cette très touchante pudeur qui fait tout le charme d'une exhibition.

Patrick Sourd

> Le prince joue les grandes folles, la méchante reine nie tout rapport avec le chasseur et Blanche-Neige essaie d'en finir avec l'adolescence.

Blanche-Neige de Robert Walser, mise en scène Sylvie Reteuna, **du 15 au 26 juillet** à L'Etoile du Nord, Paris XVIII^e. Et en tournée jusqu'au 12 mars 2010.

Striptease de Cédric Orain et Céline Milliat-Baumgartner. Festival Trans 09, au Théâtre de la Bastille, Paris X^e. Compte rendu.

08 Décembre 2010 Par [Véronique Klein](#)

EDITION : **PERFORM !**



Céline Milliat joue avec nos nerfs. Tout y est, le regard

charbonneux, la bouche vermillon, la robe qui ne demande qu'à être dézippée, les talons, les bas, le boa. Elle va nous faire un striptease, elle nous le dit, droit dans les yeux, nous donne même la définition, « déshabiller et titiller ». Mi-oie blanche mi-pro, elle lève furtivement la robe annonce mutine un " mon cul " tout aussi charmant qu'agaçant. Pas d'entourloupe, la belle dit ce qu'elle fait, donne les recettes « surtout garder les talons ». S'en suivent tous les clichés, un dim up lui claque au visage, jusqu'au nu intégral avec figures en clair obscur digne du Crazy Horse. Et la voilà debout en pleine lumière à poil, tout simplement. Miss Mae, nom de scène en référence à Mae Dix, une chanteuse de cabaret des années 30 devenue stripteaseuse presque par inadvertance, redevient la fille d'à côté. S'en suit une énumération de noms donnés « aux filles » des « Foufoune Darling », « Bonita Suprême » à Rita Renoir , célèbre strip-teaseuse qui dans une petite salle de Montparnasse ordonnait aux hommes de se déshabiller à leur tour. Céline Milliat n'est pas stripteaseuse, elle est actrice, elle dit qu'elle a « la trouille mais que ça l'excite trop pour ne pas aller jusqu'au bout' ». C'est avec Cédric Orain le metteur en scène et auteur qu'elle a créé le personnage de Miss Mae. Les mots font écran, parfois un peu pompeux dans leur volonté de souligner que l'on ne s'est pas trompé d'adresse. Miss Mae parle trop pour que les braguettes gonflent sans vergogne. Elle écarte les jambes, soulève un coin de robe laissant toute la question en suspend : Quel insondable mystère pourrait révéler la nudité ? Le corps et après ? Quand après un dernier numéro de pole bar mené jusqu'à épuisement, le strip est aussi une discipline, elle arrive pour saluer pieds nus dans son t-shirt trop grand, on se dit Céline Milliat est définitivement une grande actrice.

Jusqu'au 17 décembre au théâtre de la Bastille à Paris

photo Denis Arlot

www.theatre-bastille.com

01 43 57 42 14

Du 11 au 14 janvier au théâtre 71 de Malakof

25 janvier à Mont St Aignan

Comment faire théâtre de tout son corps

Dans *Striptease*, au Théâtre de la Bastille, Céline Milliat-Baumgartner s'empare de l'art de l'effeuillage pour signifier beaucoup de choses à la fois. Un spectacle pudique.

Céline Milliat-Baumgartner a créé et joue *Striptease*, un spectacle mis en scène par Cédric Orain, au Théâtre de la Bastille (1). Gantée de noir, escarpins aux pieds, pâle dans une robe verte décolletée, elle frôle d'emblée le public du premier rang qu'elle observe, jauge, puis interpelle. Elle se met dans la peau d'une effeuilleuse de profession, dont elle s'approprie les gestes. Elle ôte ses gants comme Rita Hayworth dans *Gilda*, puis enlève délicatement ses bas. L'un d'eux bondit comme un ressort...

D'emblée, elle a suscité une certaine distance avec les

spectateurs tenus en haleine. Sa gaucherie feinte provoque une atmosphère de réserve ironique qui ajoute au trouble. Et en plus, elle parle. Elle annonce tout haut chacun des gestes qu'elle va effectuer: se dévêtir lentement, donc quitter sa robe puis sa culotte. Elle apparaît soudain nue comme la main. Dans la lumière d'entre chien et loup due à Jean-Claude Fonkenel, la voilà livrée aux yeux de tous dans la pénombre. Elle épouse les postures de toutes les conventions du genre, de face, de dos, de profil. Elle moque le désir sans jamais l'éteindre. Sous nos yeux, elle se montre en poupée de chair malléable qui se prête aux regards mais

au fond ne se donne pas. Debout, les yeux dans ceux du public, elle rend un hommage à toutes celles qui depuis des décennies se déshabillent et se

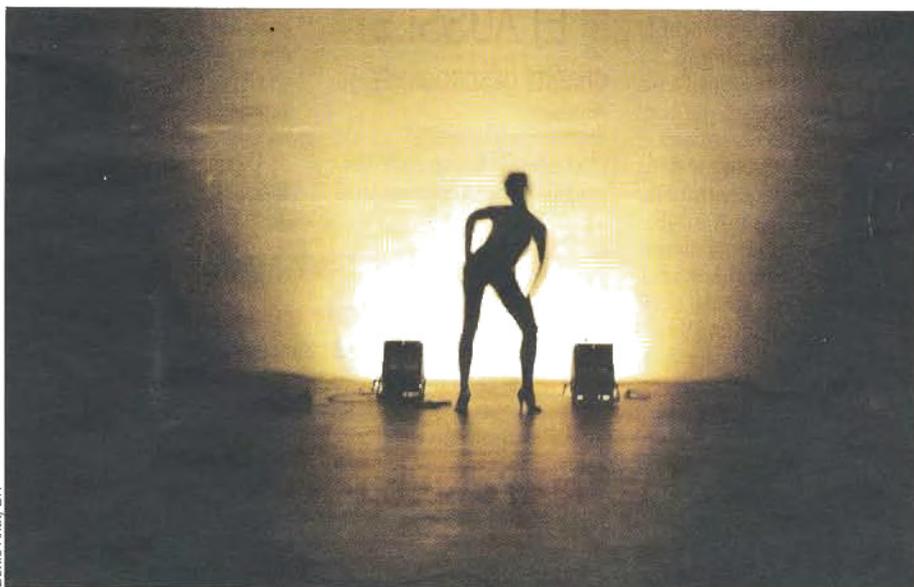
Elle rend un hommage à toutes celles qui se donnent ouvertement en spectacle.

donnent ouvertement en spectacle devant autrui au pluriel. Elle énumère leur nom en une longue litanie: de l'« ancêtre », Grille d'Égout, jusqu'aux effeuilleuses du Crazy Horse Sa-

loon, entre autres, en passant par Rita Renoir, tragédienne du strip, qui après 1968, révolutionnant le genre, exigeait des hommes de faire à leur tour un strip-tease à la fin de son propre numéro. Le dosage est exact, et dans ces noms imagés qui ouvrent à tout un monde, revivent plusieurs époques du désir et de l'exhibition des femmes. Les voici tirées du néant et pour un temps, d'être nommées, on dirait que leur fantôme rôde dans la salle. Les voici résumées par une seule qui est comédienne, c'est-à-dire une autre qui doit se montrer nue jusqu'à l'âme et qui, cette fois, joue franchement de son corps.

Cela se termine de façon intensive lorsqu'elle se met à enlacer la barre métallique, cet accessoire obligé du monde de la nuit. Ouvrière de son propre corps, elle tourne autour jusqu'au vertige et presque à l'évanouissement pour finir effondrée au sol, après avoir énuméré chaque geste comme on travaille à la chaîne, montrant de la sorte le caractère harassant de ces moments de grâce appliquée. Céline Milliat-Baumgartner sait se montrer nue en toute pudeur.

MURIEL STEINMETZ



Dennis Arbez/DR

Dans un clair-obscur, la «stripteaseuse» se prête aux regards mais ne se donne pas.

(1) *Striptease*, c'est jusqu'au 17 décembre, à 19 h 30, au Théâtre de la Bastille. Relâche les 6 et 12 décembre. Durée du spectacle: 1 heure. Renseignements: 01 43 57 42 14.

Scène

Jusqu'au 17 décembre,
au Théâtre de la Bastille,
76 rue de la Roquette,
Paris XI*



Le strip-tease sens dessus dessous

Dans un décor sommaire, une jeune femme monte sur scène, vêtue d'une robe très sexy. "Vêtue", plus

pour longtemps... Mise en scène par Cédric Orain. Céline Milhat-Baumgartner déshabille dans *Stripteise* tous nos fantasmes et clichés liés au genre. Prenant le nom du spectacle au pied de la lettre, la comédienne se met à nu dans un exercice gonflé et savamment dosé. Entre provocation sensuelle et paroles lunaires et intimes, ce théâtre vivifiant ré-enchanté l'érotisme. Sacrement culotté ! ● C. CHÂTELET

Tout en feuilletant l'effeuillage...



Lasse d'être le fantasme d'autres, Céline Milliat-Baumgartner met en scène le sien. © D.R.

La Française Céline Milliat-Baumgartner en avait assez que des metteurs en scène d'avant-garde la déshabillent pour réaliser leurs fantasmes artistiques et intellectuels. Elle a donc décidé de prendre les devants et de se mettre elle-même à nu, dans un spectacle qui scrute, compile et questionne l'effeuillage. *Strip-tease* est avant tout une leçon d'histoire sur cette opération de séduction vieille comme le monde, sur cet exercice exhibitionniste un peu pervers, aux codes finalement très théâtraux, où même la nudité n'est qu'une façade. On dit *strip-tease* et on pense : night-club, strass, néons, barre de pole dance, bas résille, talons aiguilles, les gants qui tombent, les numéros burlesques, les rires gras des hommes. Ce sont ces images qu'empoigne la comédienne, seule sur un plateau jonché d'une barre, d'un tabouret, d'un micro sur pied et d'un portant avec quelques costumes. Elle y est Miss Mae, tombée dans le strip-tease presque par hasard. A travers plusieurs séquences,

Miss Mae va au bout de son fantasme, au bout de chaque strip-tease pour découvrir le secret de sa propre obsession, le jeu avec le public, avec son regard, qui l'excite et l'effraie. Elle cherche à aller jusqu'à la nudité, celle qui questionne le désir, le sien, et celui de ceux qui la regardent. Elle raconte l'histoire de Mae Dix, son idole, qui la première a fait tomber sa robe sur scène. Elle arrache sa robe, s'ouvre tout entière dans le noir ou presque, tente de comprendre pourquoi ça fait si peur. Elle fait appel à toutes celles qui la précèdent, de Lili St Cyr à Viola Vibrato, de Lola Frivola à Miss Combustion Spontanée. Elle déshabille l'histoire du strip-tease. Elle chante, danse, s'acharne sur une barre de pole dance, jusqu'à épuisement, dans une lumière verte, couleur des night-clubs, couleur interdite, couleur de poison, couleur du corps maudit.

C.Ma.

★★★

Du 8 au 10 décembre, Théâtre 140, Bruxelles. www.theatre140.be

Quand les femmes prennent les devants... de la scène



Scènes | Avant-propos

Pourquoi "Striptease" au 140?

Jo Dekmine croit en un spectacle qui a priori suscite l'incompréhension.

Certaines réactions, certains silences semblent dire: qu'est-ce qui me prend, qu'est-ce qui prend au 140 de présenter ce spectacle inclassable, voire scabreux? Intitulé "Striptease", il est créé et joué par Cécile Milliat-Baumgartner, écrit et mis en scène par Cédric Orain. Jo Dekmine l'a découvert à

Paris, sur le conseil d'un ami, "au très bon Théâtre de la Bastille - d'où d'ailleurs viennent quatre de mes spectacles cette saison - où l'accueil des femmes était extraordinaire, et où les hommes étaient légèrement intimidés".

Le directeur du 140 s'étonne des doutes et des a priori auxquels il est confronté avec ce choix. "Je ne veux pas de critique à distance: si vous ne le voyez pas, vous ne saurez pas ce que c'est." Et qu'il résume ainsi: "Une comédienne inouïe veut défendre la noblesse des danseuses parias, celles qu'autrefois on appelait les danseuses "de genre", les "attractions". On est dans le précieux, la richesse de ce qu'Alain Bernardin avait imaginé en créant le Crazy Horse Saloon".

Pour lui, "Striptease" est digne et joli, et "parle quand même de l'effeuillage. Elle rend hommage à toutes ces filles qui portent des noms d'emprunt. Irma la Douce, Rita Lenoir (qui après a joué des tragédies)... On est entre deux mondes. Où est la qualité, la rigueur? On n'est pas au tripot, au lupanar, ni dans les lieux de loisirs de certains hommes politiques

dont il a été beaucoup parlé récemment".

L'actrice au début du spectacle l'énonce d'ailleurs: l'apprentie stripteaseuse salue son idole, Mae Dix, chanteuse de cabaret des années 20 qui, soucieuse d'épargner sa petite robe noire, l'ôtait dès la fin de son tour de chant - et se mit à l'effeuillage par accident après qu'un jour elle se dévêtit alors que les lumières de la scène n'étaient pas encore éteintes.

"Striptease" interroge frontalement, de façon ludique mais sans détour, ce qui fascine et dérange dans cet acte, la séduction et la dérision, le désir et le secret. "Le spectacle a quelque chose de sacré même s'il est provoc. Mais le comédien a pour rôle de provoquer", dit encore Jo Dekmine. "Je ne destine pas Striptease aux préados, sourit-il. Ni aux frustrés de ce monde. Pas plus qu'aux pervers - ils seraient déçus."

M.Ba.

→ Bruxelles, Théâtre 140, du 8 au 10 décembre, à 20h30. De 8 à 18€. Infos & rés.: 02.733.97.08, www.theatre140.be



Le Chant des Sirènes

D'après Pascal Quignard

Mise en scène : Cédric Orain

La Traversée

Samedi 19 mars 2011

□ THÉÂTRE DE L'OISEAU MOUCHE

Le drôle et intrigant « Chant des sirènes »

Créée il y a tout juste une semaine, l'adaptation théâtrale du texte de Pascal Quignard a fait sensation mercredi soir à l'Oiseau Mouche, offrant aux spectateurs un spectacle sonore et scénique saisissant mais quelque peu inquiétant.

Il ne s'agissait que de la quatrième apparition sur les planches et pourtant l'aisance, la profondeur et la maîtrise se faisaient déjà sentir dans cette création de Cédric Orain. Ce dernier, après des études d'ingénierie, s'est tourné vers le théâtre en intégrant les cours Florent, puis a créé en 2004 la compagnie de La Traversée.

De retour au Théâtre de l'Oiseau Mouche - c'est un habitué des lieux -, Cédric Orain a proposé durant quelques jours sa nouvelle adaptation : *Le Chant des Sirènes*. Une vision captivante de la musique qui s'attache à son caractère dangereux et attrayant au travers de personnages mythologiques et historiques tels qu'Ulysse, les Argonautes ou encore Mozart et Louis XIV.

Sur scène, des lumières et des décors minimalistes composés de mi-

cros, d'enceintes, de voiles blancs et de projecteurs, le tout au service de sons qui deviennent des acteurs à part entière. Dans cet univers étrange ressemblant à une salle de concert, trois interprètes évoluent avec grâce et talent. Olav Benestvedt, comédien norvégien et contre-ténor, au jeu à la fois effrayant et délicat, Céline Milliat-Baumgartner, actrice et ancienne danseuse classique, piètre chanteuse mais artiste douce, espiègle et drôle, et Nicolas Lafferrie, compositeur et musicien tra-

vaillant régulièrement avec le théâtre et le cinéma.

Le *Chant des Sirènes* invite le spectateur à s'interroger sur l'omniprésence du son dans notre société en s'appuyant sur d'anciens mythes. Suite à la prestation qui a valu à la troupe de La Traversée de vifs applaudissements, la représentation s'est clôturée avec un concert court de Nicolas Lafferrie, histoire de prolonger quelque peu cette thématique du son et de la mélodie. ● L.V. (correspondante locale)



Cédric Orain confirme le lien tant artistique qu'amical qu'il entretient avec l'Oiseau Mouche.

Photo D.R.

Mercredi 6 avril 2011 à 06h00

Rochefort

Écoutez « Le chant des sirènes »

Du texte, du chant, de la musique et des effets de matières pour cette création de Cédric Orain.



« Le chant des sirènes » : un spectacle moderne et drôle, qui propose une vision captivante de la musique. PHOTO HUMA ROSENTALSKI

Ami-chemin entre le théâtre et le concert, « Le chant des sirènes » est une nouvelle façon d'inventer le théâtre, avec trois interprètes, du texte, du chant, de la musique et des effets de matières sons et lumières.

Le théâtre de La Coupe d'Or poursuit ainsi sa programmation de découvertes d'aventures artistiques en présentant des auteurs et metteurs en scène encore peu connus du grand public. Après, entre autre, Joël Pommerat, Pierre-Yves Chapalain, le projecteur est mis sur un jeune metteur en scène, Cédric Orain.

PUBLICITÉ

Cédric Orain, avant d'être metteur en scène, a fait des études en mathématiques appliquées. Il en garde un sens de la rigueur et de la recherche progressive. Ce fabricant de théâtre travaille par fragments, au rythme de ses résidences.

Grands mythes

« Je veux raconter des histoires que je ne veux pas finir, c'est-à-dire qu'avant le début des répétitions, elles ne sont pas complètement écrites. J'ai envie d'avoir beaucoup à écrire ensuite, dans le travail du plateau avec les acteurs, les lumières, le son et la scénographie ; pour être pris par surprise, pour être au plus prêt de ce qui m'anime. »

À partir de textes de grands mythes (Ulysse, Boutès) et d'après Pascal Quignard («La Haine de la musique»), Orain a conçu un spectacle moderne et drôle qui démarre dans la pénombre, en pleine répétition d'une chanson ratée d'un titre de Radiohead et qui va embarquer les spectateurs vers les chants des sirènes. Sur scène, une ambiance de salle de concert avec des micros, des enceintes, des pupitres, des « flight case », quelques projecteurs...

Ils sont trois interprètes, Olav Benestvedt, comédien contre-ténor, qui peut chanter Purcell et pousser le cri d'un Alien embroché ; Céline Milliat-Baumgartner, comédienne (c'est elle qui jouait dans « Striptease »), qui chante comme le commun des mortels, c'est-à-dire qu'elle ne sait pas chanter ; et Nicolas Laferrerie, compositeur, musicien multi-instrumentiste.

Relation passionnelle

Ensemble, ils vont partager textes mythiques, paroles d'aujourd'hui, chansons, cris, anecdotes dans un rapport convivial avec le public. « Le chant des sirènes » propose une vision captivante de la musique.

À partir des grands mythes et de l'Histoire, il raconte la relation passionnelle d'attraction-répulsion qui l'unit à l'homme.

Jeudi, à 20 h 30, au théâtre des Fourriers. Renseignements : tél. 05 46

LA VOIX DU NORD

Page Roubaix

Samedi 26 mars 2011

SUR LES PLANCHES

« Le chant des sirènes » a résonné à l'Oiseau-Mouche



Une œuvre qui interroge sur la place de la musique dans la société moderne.

Dernièrement, le théâtre de l'Oiseau-Mouche accueillait la compagnie La Traversée, venue présenter son spectacle *Le chant des sirènes*.

Tout commence avec le massacre en règle de la chanson *Creep* de Radiohead, par une chanteuse que l'on qualifiera volontiers de chanteuse de salle de bains. Puis, le prof se lance dans une leçon qui va mal tourner. Et les trois interprètes (le comédien et contre-ténor Olav Benesvedt, la comédienne Céline Milliat Baumgartner et le compositeur et multi-instrumentiste Nicolas Lafferrerie), se retrouvent mal-

gré eux, plongés dans les histoires de sirènes, créatures mythologiques, mi-femme mi-poisson, qui poussaient les marins à s'échouer sur leur île grâce à leur chant. Et plus particulièrement Boutès et Ulysse, l'un abandonnant ses compagnons et répondant à l'appel des sirènes, l'autre s'enchaînant au mat afin d'écouter un chant qui n'est même pas forcément beau, mais tellement envoûtant.

D'après l'œuvre de Pascal Quinard et mis en scène par Cédric Orain, ce *Chant des sirènes* interroge finalement sur le rôle et la place de la musique dans la société moderne. ■

Vendredi 8 octobre 2010 à 06h00
Par **KHARINNE CHAROV**

Levons le voile sur une pièce en création

Après sa résidence, Cédric Orain présente un extrait du travail de « Chant des sirènes », programmé en avril.



Cédric Orain intervient quatre fois par saison : en résidence, en proposant « Striptease » mardi et « Le chant des sirènes » en avril, et en atelier-théâtre tout public les 16 et 17 octobre. PHOTO KC

La Coupe d'or est un lieu de diffusion, mais aussi de création. À preuve, actuellement, le metteur en scène Cédric Orain est en résidence pour « Le chant des sirènes », son prochain spectacle est programmé le 7 avril.

Pas de théâtre vide

C'était la volonté de Vincent Léandri, le directeur du théâtre. « Certes, nous accompagnons à la création et nous coproduisons ce spectacle, mais la résidence s'explique aussi par la baisse de nos subventions. Depuis la soirée d'ouverture avec Warren Zavatta et jusqu'à « Striptease » de Cédric Orain, mardi prochain, nous ne proposons aucune date. Parce que nous ne voulions pas d'un théâtre vide, nous lui avons donné une autre forme de vie : la résidence. »

PUBLICITÉ

Pour terminer cette semaine rochefortaise, la troupe présente ce soir un extrait de son travail. Ainsi, le public va pouvoir comprendre ce qu'est le processus de création qui demande temps et maturation. « Quand on présente un extrait au milieu du travail, on est fragile, on montre un peu son cahier de brouillon. Je choisis donc un extrait qui me donne confiance. Mais avant tout, ce sera une rencontre avec le public que l'on espère voir ce mardi pour « Striptease » et pour le vrai « Chant des sirènes » en avril », commente Cédric Orain.

Travail de plateau

Parce qu'aussi, ce metteur en scène de la jeune génération veut se ménager des surprises et aime les histoires qu'il ne veut pas finir, il fait un vrai travail de plateau avec les acteurs, les lumières, le son, la scénographie.

« Je travaille toujours en deux temps. D'abord, seul souvent, je débroussaille. Ensuite, je refais, je repense à la construction, mais en groupe. »

La résidence de création remplit un peu le même rôle. Selon la salle où elle se déroule, il en va quasi de récréation. « Je trouve bien, quand un théâtre co-produit, qu'il y ait du lien entre cette salle et la compagnie. En outre, à Rochefort, le plateau des Fourriers n'est pas celui d'Armentières où le spectacle a été créé. Du coup, sans faire un spectacle au rabais, j'ai le temps d'essayer des choses pour présenter une forme différente, un angle autre », poursuit l'artiste.

Rendez-vous ce soir pour comprendre le travail d'un mathématicien devenu metteur en scène ; pour découvrir un artiste qui conjugue rigueur et recherche et pour apprécier un créateur d'aventures artistiques.



Tweeter 0

J'aime 1

Partager

Recherche express

Activité la plus récente

LE CHANT DES SIRÈNES L'Etoile du Nord (Paris) juillet 2012

ON N'ARRÊTE PAS LE THÉÂTRE

L'étoile du NORD THÉÂTRE



THÉÂTRE DANS LE MUSÉUM

festival

3 - 27 JUILLET 2012

Comédie dramatique d'après l'oeuvre éponyme de Pascal Quignard, mise en scène de Cédric Orain, avec Olav Benestvedt et Céline Milliat-Baumgartner, accompagnés par le musicien Nicolas Laferrerie.

Quand débute "Le Chant des Sirènes", on découvre sur scène une chanteuse et un guitariste "rock".

Comme dans bien des spectacles vus cette année, la chanteuse susurre dans un anglais approximatif une chanson dans la mouvance du Velvet Underground ou de sa caricature, une chanson forcément minimaliste, une chanson forcément maniérée.

Résigné, on s'apprête alors à subir une fois de plus un spectacle hybride dans lequel la lecture des textes d'un poète est prétexte à intermèdes musicaux électroïdes plutôt poussifs ou dignes d'un soir de fête de la musique.

Mais, soudain, intervient un grand jeune homme en colère... Lui aussi est très critique, devant ce bruit, devant cette musique d'ascenseur... Ouf ! C'était une fausse piste. Celui qui aurait eu la bonne idée de lire la présentation de son spectacle par Cédric Orain se serait douté qu'il y avait un piège liminaire. En effet, le metteur en scène du "Chant des Sirènes" y proclame que "nous sommes assaillis par une musique qui nous berce et nous agresse".

Un monde où les Sirènes, comme le dit Pascal Quignard, ne sont plus des oiseaux à têtes de femmes, dont les héros antiques devaient se méfier, mais le mot désignant une sonnerie pour voiture de pompier ou d'ambulance.

C'est donc à une réflexion sur la musique, ou plutôt ce qu'on appelait à une époque la "musik", cette musique qui envahit tout et n'enchanté personne, que nous convie Cédric Orain avec pour guide en mots et en idées, le poète-romancier-essayiste Pascal Quignard.

Quand on prononce ce nom, s'opère souvent un partage entre pour et contre, entre ceux qui aiment et ceux qui rejettent ce janséniste qui porte une parole incisive et dit en quelques mots des choses que d'aucuns trouvent éclairantes et d'autres communes.

La grande qualité du spectacle de Cédric Orain est de combattre efficacement cet injuste clivage : cette adaptation de "Boutès" et de "Haine de la musique", textes ici regroupés sous l'expression "Le Chant des Sirènes" confortera les défenseurs de Quignard et devrait contribuer à faire changer d'avis beaucoup de ses contempteurs.

Car, ici, Cédric Orain sert les textes de Quignard plus qu'il ne s'en sert. Grâce à Olav Benestvedt et Céline Milliat-Baumgartner, qui s'appliquent à rendre intelligibles les mots de Quignard, on découvre que l'auteur de "Tous les matins du monde" est d'abord un poète. Un poète dans la lignée des poètes latins, comme Lucrece ou Ovide.

Dans une mise en scène d'une grande limpidité, enrichie par de beaux effets de lumière de Bertrand Couderc, on comprendra parfaitement la pensée de Quignard et l'on appréciera sa subtilité et ses fulgurances.

Paradoxe -mais Quignard n'est-il pas lui-même un paradoxe ? -, les interventions musicales de Nicolas Laferrerie contribuent aussi à éclairer ce chant des Sirènes qui s'en prend à la musique, à la fausse musique.

Reste la vraie, celle que pratique silencieusement Quignard et celle qui prend la forme du théâtre dans le spectacle de Cédric Orain.

Il faut souhaiter qu'après ce Festival "On n'arrête pas le théâtre", "Le Chant des Sirènes" pourra résonner bientôt sur d'autres scènes.

Philippe Person



Du 25 au 31 mars 2011

Arts & Cultures

Côté théâtre / Roubaix, Valenciennes

Les Sirènes sont de retour

Joué au Garage, théâtre de la Compagnie de l'Oiseau-Mouche, « Le Chant des Sirènes » est repris ce vendredi au Phénix.

● Excepté les sirènes des voitures de pompiers, celles des ambulances, les sirènes d'alarme antivol (ne parlons pas des sirènes d'usine qui se sont tuées les unes après les autres, délocalisées), il faut bien avouer que le commun des mortels n'y entend plus grand-chose au chant des sirènes, le vrai, celui des femmes-oiseaux de la mythologie grecque dont l'irrésistible pouvoir de fascination et d'attraction a tarabudé plus d'un aventurier des mers. Cédric Orain, jeune auteur metteur en scène, est homme à savoir encore parler de bouche à oreille. Il était tout désigné pour nous entraîner à nouveau dans le sillage de ces « oiseaux au plumage rougetre et au visage de vierge » (selon la description qu'en donne Ovide).

Un chant venu de nulle part qui traverse l'espace

Au regard du caractère exceptionnel de l'entreprise, les moyens utilisés par Cédric Orain peuvent apparaître assez rudimentaires : quelques praticables alignés ou superposés, une bâche négligemment jetée au sol, un morceau de voile comme rideau de scène, un seau rempli d'eau muni d'une corde à l'anse. Rien que de bien prosaïque, pour conter l'expérience unique d'Ulysse qui s'attache fermement au mât de son bateau afin d'entendre ce

qu'aucun homme n'a entendu sans mourir. Ou, pour évoquer Boutès, l'un des argonautes, se jetant à l'eau et nageant éperdument vers le rivage car son cœur « brûle d'entendre » les voix de cristal. Pouvoir sans pareil de l'artifice scénique, la bâche se fait vagüe et marée, l'eau du seau devient mer troublée, le rideau gonfle sa voile, reflète le miroitement des eaux et le visage du naufragé. Ça commence par une chanson qui déraïlle parce que la chanteuse (Céline Milliat-Baumgartner) n'en est pas vraiment une, pas plus qu'elle n'est sirène... Quoique, avec son visage d'innocence moqueuse, ses seins nus et cette écharpe qui prend des allures d'aile d'oiseau, on ne sait jamais.

Le chant, ça s'apprend, il y a des professeurs pour ça. En voici un justement (Olav Benesvedt), d'allure un peu hiératique et froidement sentencieuse jusqu'à ce que s'élève son propre chant à capella qui vous subjugue et vous emporte. On ne sait plus qui est la sirène, qui est le marin, seuls importent la voix et ce chant venu de nulle part qui traverse l'espace pour nous atteindre. La musique (Nicolas Laferrerie) se fera ensuite tremblement de terre.

Quand j'y repense je me dis qu'Olav Benesvedt a parfois d'étranges allures d'oiseau... Ce qui, au fond, expliquerait pas mal de choses. Enfin, peut-être, car, avec les histoires de sirènes, on n'est sûr de



Olav Benesvedt a parfois d'étranges allures d'oiseau... (Photo Hanna Rosenthal)

rien. Le spectacle, qui mêle l'ironique et le dramatique, souffre encore de moments inégaux, de raccords imparfaits, mais c'est tout

frais sorti. Il est repris au Phénix de Valenciennes ce vendredi 25 mars.

Paul K'ROS

« Le Chant des Sirènes », spectacle de la Compagnie La traversée, d'après Pascal Quignard. Adaptation et mise en scène de Cédric Orain. Web : www.lephenix.fr

Le chant des sirènes : la leçon de musique de Cédric Orain

toutelaculture.com
la boîte à sorties

Informations Pratiques

A partir du 3 juillet 2012 jusqu'au 7 juillet 2012

Lieu: Théâtre de l'Etoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte 75018, M° Guy Môquet

Horaire:
20h45

Contact: 01 42 26 47 47

Plein tarif : 14€ Tarif réduit : 10€ (Carte Voisin-Voisine, senior, intermittent du spectacle, demandeur d'emploi, carte famille nombreuse, carte Pass 17, Butterfly, Cezam et Loisirs)
Tarif jeune : 8€ (moins de 30 ans)

Dans la pénombre, quelques notes s'élèvent, puis une parole, deux, une voix. Le Chant des Sirènes comprend une musique qui agresse et berce à la fois. S'inspirant de Boutès et de La Haine de la Musique de Pascal Quignard, Cédric Orain propose une mise en scène tour à tour sérieuse, déjantée et poétique. Le mythe musical se joue jusqu'au 7 juillet au Théâtre de l'Etoile du Nord dans le cadre du festival On N'arrête Pas Le Théâtre.



La reprise ratée de *Creep* de Radiohead laisse rapidement place à une véritable réflexion sur le bruit, le silence et la musique, les deux derniers étant des thèmes chers à l'auteur des textes. Le comédien Olav Benestvedt s'interroge sur la musique d'origine, « un appel plus ancien que celui qu'adresse la voix », tandis que l'accompagne, mi-femme mi-oiseau, tantôt gamine, tantôt fatale, la très douée Céline Milliat-Baumgartner. Ils

sont guidés par Nicolas Laferrerie, multi-instrumentiste chargé de donner à la pièce son atmosphère si particulière. Les passages musicaux, chantés ou simplement joués, s'inscrivent dans la continuité directe de la langue de Quignard remaniée par Cédric Orain. La force de ce dernier, c'est son éclectisme, sa façon de mélanger les genres et les formes de représentation théâtrale. Philosophie et fantaisie ne forment plus qu'une seule et même voix.

Une voix qui évolue dans un décor minimaliste, simple mais rudement efficace : petites estrades de différentes tailles, enceintes, micros, câbles... Et un voile blanc, métaphore de la mer houleuse. La scène est à la fois océan, navire et rivage enchanteur. Au même titre que la musique dans le texte, la lumière est au premier plan dans la mise en scène. Plurielle, elle nous fait glisser du crépuscule à l'aube dans un mouvement ondulatoire. Tempête, nuit étoilée et matin calme se croisent sans ordre logique, nous embarquant dans un voyage fascinant.

L'omniprésence du bruit, son rôle et sa signification sont décortiqués à travers la mythologie de deux hommes confrontés aux sirènes, Boutès et Ulysse, servant d'interrogation quant au rapport de l'homme à la musique. Cette dernière, nous dit l'auteur, « saisit les âmes et les mène vers la mort ». C'est un peu le processus suivi par la pièce de Cédric Orain.

Les Charmilles

D'après Jean-Michel Rabeux

Adaptation et mise en scène : Cédric Orain

La Traversée

LA VOIX DU NORD

Page Roubaix

Dimanche 1^{er} février 2009

• Funeste désir et insidieux effroi à l'Oiseau-Mouche

dimanche 01.02.2009, 04:50 - La Voix du Nord



Se peut-il qu'il y ait chez ces malheureuses un si funeste désir de lumière? s'écrie Énée aux enfers

| THÉÂTRE |

L'Oiseau-Mouche recevait la première représentation d'Un si funeste désir, une pièce du metteur en scène Cédric Orain. La stupeur se décline en deux actes et autant de textes : Les Charmilles, de Jean-Michel Rabeux et Le Mort de Georges Bataille.

Les Charmilles. Le nom est charmant. La petite femme de ménage qui « serpille » consciencieusement le sol blanc l'est tout autant.

Sourires entendus, plaisanteries complices, regards malicieux. La confiance s'établit et bientôt elle nous raconte sa vie. Aux Charmilles.

Le temps, lent, s'étale dans des paroles qui tendent inéluctablement vers l'horreur. L'horreur d'une enfance mutilée par la vision désenchantée de corps décharnés.

La jeune femme n'est pas une revenante de la guerre. Et les Charmilles n'étaient pas un champ de bataille. Son père était médecin chirurgien, et Les Charmilles étaient la clinique qui la vit grandir.

La jeune femme raconte son dégoût des corps disparaissant petit à petit pour laisser place à un désir féroce, un appétit sans nom. « Je suis très surprise que les hommes ne voient pas dans un corps nu la mort mais l'amour, qu'ils ne voient pas dans un baiser le fond du crâne, ou dans la nuque la hache » Le ton est donné. La sirène de la folie a retenti. Dans nos oreilles, dans nos esprits. Elle fait écho à de sourdes questions qui résonnent en chacun, sur nos représentations du corps et de la mort. Si la matière vivante est périssable, le foisonnement de nos vertiges s'annonce intarissable dans cette pièce magistrale qui étouffe toute candeur. • CLAIRE DE BLIC (CLP) >

Extrait dans fluctuat.net

Le 05.02.09

Hors-série à la Bastille : Un si funeste désir

Posté par **Julie de Faramond**

(...) Pourtant, alors qu'on s'attend à une débauche de corps mutilés, disloqués et sanglants, le spectacle débute tout en douceur, une très belle actrice, Eline Holbo-Wendelbo, dont la présence bien vivante, forte et gracieuse, est rassurante. Elle lave le sol, se lave elle-même puis commence à raconter son histoire, celle d'une enfant élevée dans une clinique regroupant des corps auxquels l'accident ou la maladie a hôte un ou plusieurs membres, êtres difformes dont elle s'éprend parfois et qui la conduit à voir dans tout corps la mort au travail. Le texte est beau, et l'actrice parvient à en montrer l'humanité qui affleure dans ces récits de souffrances et de deuils .

Les Charmilles, texte de Jean-Michel Rabeux adaptation et mise en scène de Cédric Orain, au [Théâtre de la Bastille](#).

Un soir ou un autre

Dimanche, 19 juillet 2009

L'envers du corps

D'abord elle nous rassure en toute banalité, familière, en bleu de travail passe la serpillière sur le tapis de danse. L'odeur citronnée du détergent ne nous surprend pas.



Puis, elle se lave d'un gant, nue comme un ver, d'un nu clinique, blanc. C'est pour mieux nous déciller: nous inviter à lire sur la surface du corps non les prémisses de l'amour mais ceux de la mort, toujours à l'affût. Alors l'étrangère s'adresse à nous, avec les maladresses volontaires de l'accent, nous emmène voir de l'autre côté, nous attire d'un ton plat, par confidences. Jusqu'à nous perdre dans de troubles souvenirs d'enfance, peu à peu le malaise nous y surprend. De l'être c'est le plus sensible et éphémère qui est dévoilé, retourné à vif, ouvert par ses mortels déchirements: corps maladifs, accidentés, souffrants, diminués, mutilés. Corps désirés pourtant, toujours à deux doigts de la mort. Ainsi se révèle une beauté surprenante, aux frontières de vrais interdits, en ces endroits s'ose peut-être une véritable obscénité. L'entreprise est d'une audace entêtante, sans le besoin de la charger d'effets, de montrer à tout prix. La voix reste lente et mesurée, le cœur bat de coups sourds et amplifiés, le sang impose sa présence, d'une lourde et noire consistance, presque figé, coule, teinte la chair, trouble le blanc. Le texte est dur et tendu, les mots choisis au scalpel nous font une violence sans appel, nous font glisser sans heurts vers l'insoutenable, presque jusqu'à l'étouffement.

Dehors au grand jour on revit, on respire. L'averse n'a tempéré que pour quelques heures les chaleurs de l'été. Dans le quartier de la Bastille sourires et peaux halées s'exposent en grand pour s'ouvrir aux rencontres, ou pour leur propre contentement, avec une innocente impudence: corps aveugles, vivants, en sursis et joyeux.

C'était [Les Charmilles](#), d'après *Les Charmilles* de Jean-Michel Rabeux, adaptation et mise en scène Cédric Orain, avec Eline Holbø Wendelbo, au [théâtre de la Bastille](#), avec [Trans](#).

[Guy Degeorges](#)

Sortir du Corps

D'après Valère Novarina

Adaptation et mise en scène : Cédric Orain

Compagnie de l'Oiseau-Mouche

TELERAMA SORTIR

Du 28 janvier au 3 février 2012

SORTIR DU CORPS

De Valère Novarina, mise en scène de Cédric Orain. Durée : 1h15.
A partir du 25 jan., 20h (du mer. au ven.), 19h (sam.), 16h (dim.), la Maison des Métales, 94, rue Jean-Pierre-Timbaud, 11*, 01-47-00-25-20. (10-14 €).

T Rencontre magique entre la langue de Valère Novarina et des acteurs de la compagnie de l'Oiseau-Mouche. Cédric Orain articule le spectacle autour de trois textes : "Lettres aux acteurs", "Pour Louis de Funès" et le monologue de l'Infini Romancier, extrait de "L'Opérette imaginaire". Avec ces acteurs magnifiques, tous en situation de handicap mental, le texte prend chair et sens hors de l'intelligible avec une nécessité surprenante. Il se passe à chaque instant quelque chose de vivant, aux frontières du souffle, du corps et des mots. Performance troublante pleine d'énergie, d'émotion et d'humour, ce spectacle est aussi une belle métaphore du théâtre. "Pourquoi on est acteur ? Parce qu'on ne s'habitue pas à vivre dans son corps. Si l'on se retrouve un jour au théâtre, c'est qu'il y a quelque chose qu'on n'a pas supporté", écrit Novarina.

COMPLET RUY BLAS

Jusqu'au 29 jan., les Gémeaux, 92 Sceaux.

THÉÂTRE Rencontre avec François Daujon, un des acteurs handicapés de la compagnie L'Oiseau-mouche qui joue Novarina à Paris.

La scène à bras le «Corps»

SORTIR DU CORPS
de VALÈRE NOVARINA
par la compagnie L'Oiseau-mouche,
ms Cédric Orain. Maison des Métallos,
94, rue Jean-Pierre Timbaud, 75011.
Mer-ven 20 h, sam 19 h, dim 16 h.
Jusqu'au 12 février. Rens. : 01 48 05 88 27.

L'Oiseau-mouche est une compagnie comme les autres, au centre de laquelle figure une troupe d'acteurs pas tout à fait comme les autres. Encore que... Quiconque suit l'actualité théâtrale a eu un jour ou l'autre l'occasion de se pencher sur le cas de cette structure, établie depuis 1978 à Roubaix (Nord), aujourd'hui composée de vingt-trois comédiens professionnels, «en situation de handicap mental», entourés d'administratifs et d'éducateurs. Depuis sa création, la compagnie – dotée de deux salles de spectacle, deux de répétition, de studios et d'un restaurant – préconise l'ouverture sur l'extérieur, en ne travaillant par exemple qu'avec des metteurs en scène et des chorégraphes invités, qui s'adaptent donc au contexte. L'Oiseau-mouche, qui a reçu il y a un mois la visite du ministre de la Culture, Frédéric Mit-

Installée depuis 1978 à Roubaix, la compagnie est composée de vingt-trois comédiens professionnels «en situation de handicap mental».

terrand, a migré depuis fin janvier et pour encore une semaine à Paris, où elle joue *Sortir du corps*, de Valère Novarina, dans une mise en scène de Cédric Orain à la Maison des métallos (lire ci-dessous).

Haut-de-chausse. Cinq comédiens – trois hommes, deux femmes – se partagent le plateau. Mais, indépendamment du mérite respectif des uns et des autres, force est d'admettre que l'attention se focalise vite sur François Daujon, trentenaire barbu à la silhouette fluette et au timbre vibrant, qui étreint la langue de l'auteur jusqu'à s'acquitter avec maestria d'un monologue torrentiel aux allures de morceau de bravoure.

Cela fait maintenant douze ans que le comédien participe à la compagnie, dont il est devenu une figure emblématique en jouant dans la moitié des dix spectacles inscrits à son répertoire. Quelques heures avant la représentation, François Daujon – qui souffre d'une forme d'autisme – reçoit dans sa loge en tenant d'abord à présenter tous ses habits de scène, bretelles, haut-de-chausse et tee-shirt des Rolling Stones. Il aime la musique (surtout le rap), les transports en commun, le sport – en particulier la formule 1 –, suit de près

l'actualité (il découpe des articles dans la presse gratuite) et espère pouvoir voter à la présidentielle, sans savoir avec certitude s'il est inscrit sur les listes électorales.

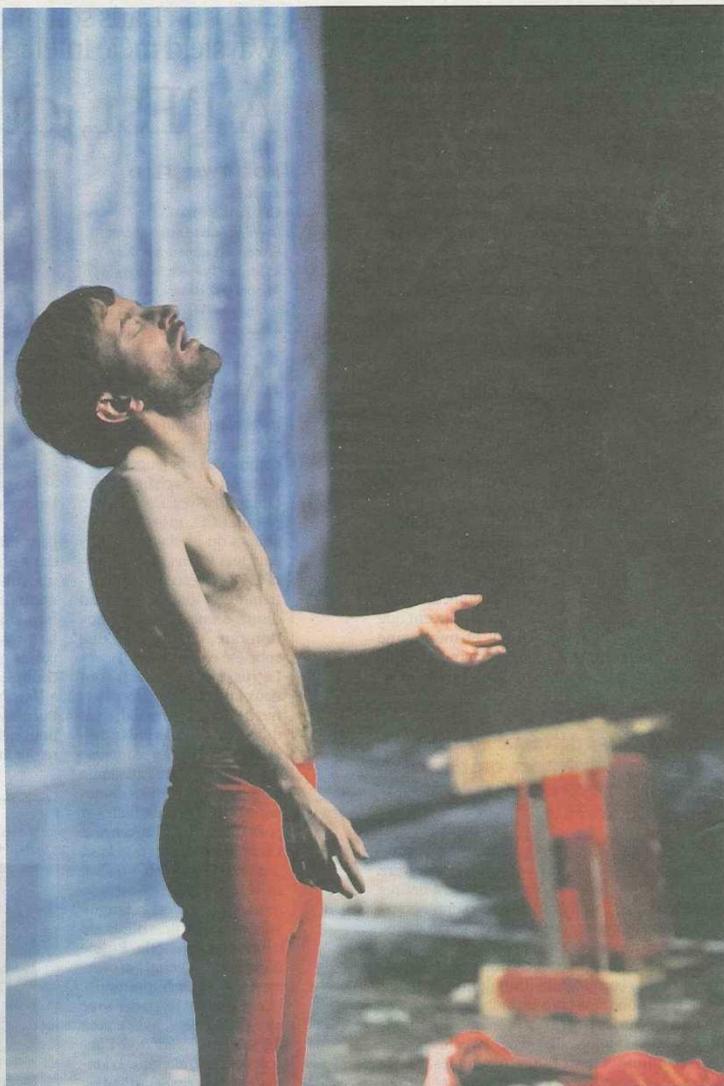
Originaire de l'Oise («Avant, si je puis dire, j'étais avec les ex-Ribécourtois, ex-60, que je connais régulièrement bien...»), François Daujon formule un jour le «projet de réellement faire du théâtre et apprendre des textes». «Quelle chose de fort, qui m'apporte beaucoup de sensations particulièrement fortes, d'avoir des mots qui viennent tout seuls, comme des flots de parole qui nous échappent. J'ai réellement de la chance de pouvoir dire certains textes.» Comme ceux de Novarina, qu'il estime «pouvoir interpréter avec nos propres paroles qu'on a chacun en nous pour pouvoir dire nos propres mots». Et s'il concède une éventuelle difficulté, celle-ci n'est que de nature technique – un mouvement précis du bras, le port inconfortable d'un micro HF sur une couronne...

Palmarès. Avant le spectacle, François Daujon ne décrit aucun rituel particulier, même s'il possède des objets fétiches, comme ses clés et son portable qu'il doit veiller à ne pas garder avec lui sur scène. Alternant café et thé, selon

les jours pairs ou impairs, le comédien se singularise par une mémoire prodigieuse qui transparait dans un propos digressif parsemé de noms de personnes et de lieux jadis fré-

quentés. Lorsqu'on le sonde sur ses sensations, la réponse renvoie en général à une expérience concrète – l'évocation d'une pièce qu'il a jouée, la mention d'un partenaire –, sur laquelle il peut revenir avec force détails sans toutefois expliciter le fond de sa pensée. François Daujon a déjà un palmarès conséquent : on l'a vu dans *Bintou*, de Koffi Kwahule, *Phèdre* et *Hippolyte*, de Racine, le rôle-titre du *Roi Lear*, de Shakespeare, *la Mère*, de Brecht ou *Une odyssée*, d'après Homère, qu'il cite en référence – «J'aime l'histoire, certains passages avec des dialogues qui me plaisent fortement».

«Content» du rapport frontal avec le public, que non seulement il n'appréhende pas, mais dont il paraît se nourrir, François Daujon a néanmoins émis le souhait assez net de quitter la troupe en juillet pour partir rejoindre sa famille à Nice – «là où je finirai réellement par arrêter la création *Sortir du corps*... J'écouterai de la musique». Un vœu qui interpelle Cécile Teurlay, chargée de développement à la compagnie : «Sa décision semble prise et elle nous laisse circonspects. Au-delà de l'attachement qu'il inspire et de la place qu'il occupe dans L'Oiseau-mouche, nous sommes



perturbés par le fait qu'il veuille quitter ce métier qu'il aime tant et craignons que cela ne lui manque. Mais lui seul reste, bien sûr, maître de sa décision.»

«Intensité». D'ici là, François Daujon contribue, avec ses quatre «collègues», à assurer les beaux soirs de *Sortir du corps*, et l'admiration du jeune metteur en scène Cédric Orain, qui l'a coaché durant les six à huit mois de préparation et deux mois et demi de répétition : «C'est à l'évidence un bon comédien. Il peut avoir des failles, dont il a conscience, mais ne montre aucun doute. Dès les premières lectures, il était déjà dans le jeu, l'incarnation, l'intensité. Il y a chez lui de l'autorité, de la force, au point qu'il a fallu trouver des moments parfois plus doux pour contenir ce risque d'asphyxie qui menace toujours chez Novarina.»

Quant à ce fameux monologue que, selon l'auteur, seuls trois autres comédiens avant François Daujon seraient parvenus à dompter, Cédric Orain ignore encore comment il a réussi à le maîtriser : «Nous avons commencé par des petits bouts, qu'on jouait tout de suite. C'était compliqué de savoir jusqu'où on

pouvait aller.» Durant l'apprentissage, François Daujon rencontre les pires difficultés, et puis, «en quinze minutes», assure-t-il, il arrive un matin... Comment ? «Comme si j'avais pris le public pour faire un entretien avec eux... Peut-être que j'avais pris des forces pour pouvoir réellement y arriver... Secrètement.»

GILLES RENAULT

François Daujon dans *Sortir du corps*, à la Maison des métallos, à Paris.

PHOTO FRÉDÉRIC IOVINO

UNE MOSAÏQUE D'ÉMOTIONS

Il y a quelque chose de l'ordre de l'évidence entre l'esprit même de la compagnie L'Oiseau-mouche et la glossolalie de Valère Novarina, auteur langagier notoirement exténuant et fascinant. Tenu avec pertinence sur une heure quinze, *Sortir du corps* compile des extraits de *Lettres aux acteurs*, *Pour Louis de Funès* et le monologue *l'Infini romancier*, extrait de *l'Opérette imaginaire*. Munis de quelques accessoires (seau, ballet, perruques, pneu...), les cinq comédiens aux allures putschistes («la parole aujourd'hui au théâtre n'est donnée qu'aux metteurs en scène... et aux journalistes») transforment cet assemblage de textes en une mosaïque d'émotions poétiques, vibrantes et drôles, qui veillent à ne dissiper aucune interrogation concernant la nature profonde du jeu. Et de l'être humain. G.R.

Vendredi 21 octobre 2011



Mouche !

La compagnie se nomme l'Oiseau-Mouche. Elle existe depuis 1978. Elle forme des adultes en situation de handicap mental au métier de comédien. La troupe compte aujourd'hui vingt-trois personnes. Elle est installée à Roubaix dans un lieu accueillant et pratique. Le Garage compte deux salles et un restaurant lui aussi tenu par des travailleurs handicapés. Trente-six spectacles, mille trois cents représentations, des tournées en France et dans dix-neuf pays : l'Oiseau-Mouche est une compagnie unique et très fertile. Sous la houlette de Stéphane Frimat, qui poursuit dans l'esprit des fondateurs, on met la barre haut. Actuellement, le metteur en scène Cédric Orain, assisté de Julien Aillet, présente *Sortir du corps*, montage de textes de Valère Novarina (*Lettre aux acteurs*, *Pour Louis de Funès*, *L'Opérette imaginaire*). Cinq comédiens - trois garçons, deux filles - portent cette langue puissante. Ils jouent, s'en jouent. Il a fallu deux ans de travail. Cédric Orain a rencontré l'ensemble des membres de la troupe et chacun s'est déterminé en toute conscience. Jouer du Novarina, c'est comme faire l'ascension du K2. C'est exaltant, périlleux. Cela demande une mémoire supérieure et un engagement de tout l'être. C'est exactement ce que l'on ressent en voyant ces comédiens. Derrière les lamelles translucides d'un rideau, on les voit surgir. Au centre du plateau, dessiné sur le sol sombre, un ring sur lequel l'essentiel des actions vont se dérouler. C'est « le » théâtre comme Mallarmé disait « le » livre... François Daujon, frêle et algi, est le maître de cette joute fabuleuse. Il ouvre et ferme le spectacle, acteur rare qui maîtrise son interprétation et laisse aller son imagination. Avec lui, Clément Delliaux, que l'on connaît pour l'avoir vu jouer à Bussang dans *Gilles* et qui bouleverse avec la belle image de l'élan vers le carré magique du plateau. Lothar Bonin, présence forte, passe d'un personnage à l'autre avec souplesse. Florence Decourcelle, Valérie Szmigielski, audacieuses et belles, impressionnent. Il y a là une énergie rayonnante, un humour qui ravissent. Une discipline aussi. Le spectacle exige beaucoup d'eux. Déplacements, changements de rythme. Et puis cette langue diabolique ! Dans la salle, Valère Novarina semble fasciné. Une grande troupe, décidément, que celle de l'Oiseau-Mouche !

■ Jusqu'à ce soir à Roubaix.
Rés. : 03 20 65 96 50, puis en tournée à Douai, Armentières...

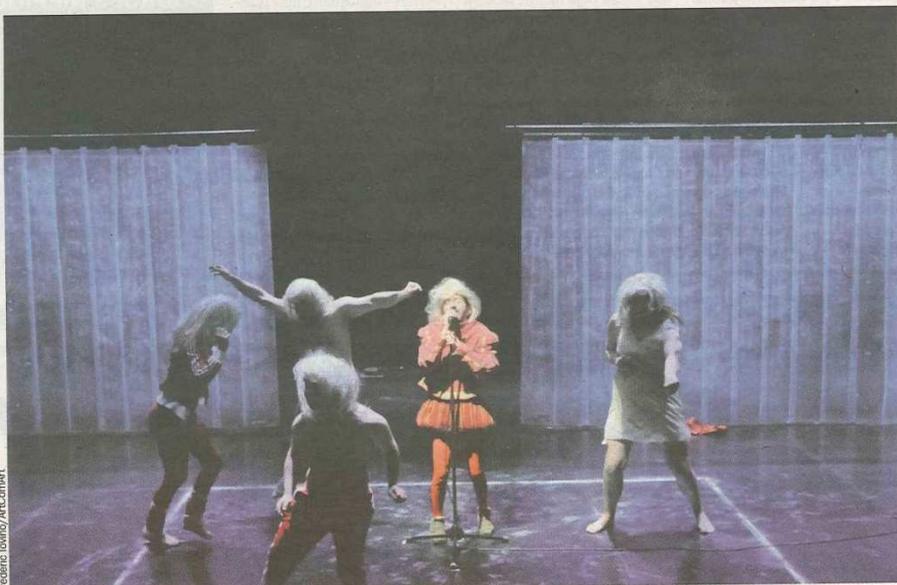
THÉÂTRE

L'Oiseau-Mouche s'empare du verbe fou de Novarina

Créé en octobre dernier à Roubaix, *Sortir du corps*, une compilation de textes de Valère Novarina mise en scène par Cédric Orain, fait escale à la Maison des Métallos.

Roubaix, envoyé spécial. Sur un plateau quasi nu, la frêle stature de l'acteur François Daujon apparaît. S'il n'y avait cette barbe recouvrant son visage, on s'interrogerait sur l'âge de ce corps à l'allure mi-homme, mi-enfant. Le doute est définitivement levé à l'écoute de sa voix. De sa bouche, nous parvient une langue exigeante, âpre, joueuse, vivante et charnelle. C'est celle de Valère Novarina. Le metteur en scène Cédric Orain a compilé des extraits de *Lettre aux acteurs*, *Pour Louis de Funès* et de *l'Opérette imaginaire* pour créer *Sortir du corps*, une création du Théâtre de l'Oiseau-Mouche. Cette compagnie, installée à Roubaix, emploie vingt-trois comédiens professionnels, tous en situation de handicap mental.

« Je les avais vus jouer dans le *Roi Lear*, un projet mélangé (avec des comédiens n'appartenant pas à la compagnie - NDLR). Il n'y avait pas de grande différence, sauf dans le physique et la façon de travailler son corps. Je me suis interrogé sur ce qu'est un



Sur scène, les comédiens, mi-adultes, mi-enfants, nous font parvenir une langue exigeante, âpre, joueuse, vivante et charnelle.

acteur, ce qu'on attend de lui. J'ai vraiment envie de parler de l'acteur et de sa place sur le plateau », insiste Cédric Orain. Après avoir animé des ateliers autour de l'auteur, il sélectionne cinq comédiens. « J'ai fait mon choix au feeling. Je voulais des personnalités différentes, des rapports à la parole différents, de l'hyperfacilité de François Daujon à l'hyperdifficulté de Clément Deillaux. Au niveau des corps, pas un ne se ressemble. Il y a une relation un peu amoureuse avec les acteurs. Il faut écouter cette envie. »

LA PERFDIE DE LA LANGUE

Reste qu'avec Novarina, Cédric Orain n'a pas choisi la facilité. Cette langue possède un côté perfdie. Elle est presque une invitation à buter sur les mots et les formules. Et dans cette course de haies verbales, qui s'apparente pour certains comédiens à un marathon

disputé au rythme d'un sprint effréné, certains s'en sortent mieux que d'autres. Il n'empêche, tous s'incarnent dans cette réflexion captivante en forme de mise en abyme.

« Je voulais des personnalités, des corps différents. »

« Pour eux, il y a une vraie difficulté de langue. Cette contrainte m'a obligé à rêver le spectacle pendant longtemps. Pendant six mois, nous avons juste travaillé sur l'apprentissage du texte. Avec le travail en plateau, on a ramé. Mais l'esthétique est venue petit à petit. On voit des acteurs au travail qui s'épuisent. Ce travail est lié au processus de création. Nous avons dû trouver l'équilibre entre la direction d'acteurs et le rapport au texte.

J'ai vraiment éprouvé ma direction d'acteurs sur ce projet. » Spectacle fascinant, parfois dérangent dans sa mise à l'épreuve des comédiens, il met en lumière notre rapport à nos limites réelles ou supposées. En tant que spectateur, on n'oublie jamais que les acteurs sont en situation de handicap. Mais cette omniprésence va de pair avec le sentiment de se trouver au cœur même du théâtre.

COMÉDIENS MIS À L'ÉPREUVE

Car c'est là le pari réussi par la compagnie. À la fois lieu d'insertion, de création artistique et de diffusion théâtrale, l'Oiseau-Mouche a évolué depuis sa création, dans les années soixante-dix. Après s'être cantonnée au théâtre de gestes à ses débuts, elle s'est atelée aux textes dans les années quatre-vingt avant de s'aventurer dans la danse, élargissant un peu plus son spectre. « Chaque

spectacle de l'Oiseau-Mouche ressemble tout autant au metteur en scène ou chorégraphe qui le fait qu'aux comédiens qui le jouent. La compagnie est à un seuil de maturité. Nos derniers spectacles sont le *Roi Lear*, de Shakespeare, la *Mère*, de Brecht, *Phèdre*, de Racine et *Novarina*. Nous sommes dans un répertoire de théâtre classique et contemporain. Nous ne sommes plus dans des pièces spécifiquement sur la question de la différence, revendique Stéphane Frimat, le directeur de la compagnie. On ne dit plus personne handicapée, poursuit-il. On dit personne en situation de handicap. On ramène le handicap à la question d'une situation. Mais les comédiens de l'Oiseau-Mouche ne sont pas du tout en situation de handicap par rapport au théâtre. Certains sont bien meilleurs qu'un paquet de comédiens que j'ai vu jouer », soutient-il

UNE COMPAGNIE PAS À PAS

- 1971 : l'association Art et éducation est créée par des passionnés de théâtre désirant faciliter l'accès à l'art des personnes handicapées. Elle donne lieu à la création de l'Oiseau-Mouche en 1978.
- 1981 : la compagnie devient professionnelle avec la création du premier centre d'aide par le travail artistique en France.
- 1987 : la compagnie s'ouvre au texte avec *Préface* numéro 6, de Philippe Vaermewick.
- 2001 : l'Oiseau-Mouche s'installe au Garage à Roubaix. Deux salles de spectacle, deux salles de répétition, des studios, un restaurant font vivre cet immeuble de briques.
- 2004 : *Phèdre* et *Hippolyte*, mis en scène par Sylvie Reteuna, est créé en collaboration avec les scènes nationales du Nord, dans le cadre de Lille 3000.

« Cela interroge. Quand sont-ils en situation de handicap ? Certains le sont dans leur vie de tous les jours, d'autres le sont dans leur rapport à l'argent ou aux autres. Mais poser la question de la situation de handicap plutôt que celle de la personne handicapée rend l'égalité possible. On peut s'identifier à un comédien de l'Oiseau-Mouche, plus difficilement à une personne handicapée. »

MICHAËL MELINARD

Jusqu'au 12 février à la Maison des Métallos, 75011 Paris, rés : 01 48 05 88 27 à Paris. Puis du 14 au 17 février à Villeneuve-d'Ascq, le 24 février à Saint-André-lez-Lille, le 15 mai à Fécamp. Les textes de *Sortir du corps*, extraits de *Lettre aux acteurs*, *Pour Louis de Funès* (le Théâtre des paroles) et *l'Opérette imaginaire* de Novarina sont disponibles aux éditions POL.

LE FIGAROSCOPE

Mercredi 25 janvier 2012



La langue de Valère Novarina magnifiquement incarnée par des comédiens singuliers.

SORTIR DU CORPS



MAISON DES MÉTALLOS

94, rue J.-P. Timbaud (XI^e)

TÉL. : 01 48 05 88 27

HORAIRE : mer. au ven. 20 h, sam. 19 h, dim. 16 h.

PLACES : de 5 à 14 €

DURÉE : 1 h 15

JUSQU'AU 11 février avec ateliers et rencontres.

La compagnie L'Oiseau-Mouche a été créée en 1978. Elle forme des adultes en situation de handicap mental au métier de comédien. Dirigée par Stéphane Frimat, elle compte vingt-trois personnes. Cédric Orain, assisté de Julien Aillet, met en scène cinq in-

terprètes dans un montage de textes de Valère Novarina.

Derrière les lamelles translucides d'un rideau, on voit surgir les artistes. Dessiné sur le sol sombre, au centre, un ring où se déroule l'action. Combat avec la langue, avec les personnages. François Daujon est le maître de cette joute fabuleuse. Clément Dellieux que l'on a vu jouer à Bussang, Lothar Bonin, présence forte, Florence Decourcelle, Valérie Szmigielski, énergiques et belles. L'énergie sensible et l'humour témoignent de deux ans de travail. Par eux, on comprend la langue de Novarina. Impressionnant et beau. ■

ARMELLE HÉLIOT

TELERAMA SORTIR

Du 11 au 17 février 2012

Théâtre

Le salut par les planches



FREDERIC DIVINO/ARTCOMART

L'Oiseau-Mouche, une compagnie unique en France.

Mis en valeur par des acteurs handicapés mentaux, les mots de Valère Novarina sur la nécessité de jouer prennent toute leur force.

L'Oiseau-Mouche, une compagnie théâtrale comme les autres ? Pas tout à fait. Quand ils ne jouent pas, les vingt-trois acteurs travaillent au Garage de Roubaix, un lieu associatif, convivial et chaleureux où leur différence et leur handicap sont une richesse. Ils y suivent des stages de chant, de danse ou de théâtre avec des metteurs en scène venus de l'extérieur. Des projets y sont expérimentés, leurs spectacles représentés, et ils y animent des ateliers avec des lycéens. Ils sont tous, en effet, rattachés à un Esat (établissement et service d'aide par le travail). Le personnel éducatif et administratif – une quarantaine de personnes – permet à ces artistes en situation de handicap mental de se réaliser sur la scène. Expérience unique en France. Pour le reste, c'est une compagnie subventionnée comme les autres. Depuis sa création,

en 1981, ses succès lui valent la reconnaissance de ses pairs. Cédric Orain, le metteur en scène, construit son nouveau spectacle à partir des textes sur l'acteur de Valère Novarina. Il choisit François, le fluet virtuose qui aime cabotiner ; le mystérieux Lothar à la voix profonde ; Clément, souple comme un chat ; Valérie, précise comme une horloge ; et la belle Florence, qui joue ici depuis quinze ans. *"Pourquoi est-on acteur ? Interroge Valère Novarina. Parce qu'on ne s'habitue pas à vivre dans son corps. Si l'on se retrouve un jour au théâtre, c'est qu'il y a quelque chose qu'on n'a pas supporté."* Grâce à Cédric Orain, la matière verbale jaillit, vivante, énigmatique. Troublante performance, drôle et émouvante, qui restitue à la langue de Novarina son humour et sa densité émotionnelle. **S.B-G.** "Sortir du corps", jusqu'au 12 fév., du mer. au ven., 20h ; sam. 19h. ; dim. 16h., Maison des métallos, 94, rue Jean-Pierre Timbaud, 11°, 01-48-05-88-27. (10-14 €).

LA VIE

Du 10 au 16 novembre 2011

Sortir du corps

 Se jeter à la scène, s'emparer de la langue fleuve de Valère Novarina, exacerbée, parfois détournée, mâcher tout ça, remâcher, libérer une parole impérieuse, vitale. Ce spectacle-là parle du théâtre, de l'acteur et du corps, de l'intérieur du corps, de l'intérieur du corps de l'acteur, avec une justesse criante. Travail époustoufflant réalisé par Cédric Orain avec cinq comédiens de la compagnie roubaisienne de l'Oiseau-Mouche, en situation de handicap mental. La parole est leur combat, elle les habite, coule, suinte, s'expulse de ces corps empêchés. Elle les met à nu, au sens fort, les révèle dans leur intime singularité. Ils jouent, ils sont. À travers un judicieux montage de textes, le metteur en scène les mène sur un chemin de vérité, nous mène à l'évidence, bouleversante, que ce théâtre de chair, physique, lyrique, est écrit pour eux. On n'ose parler de performance tant c'est de vie qu'il s'agit.

CÉCILE ROGNON

La revue indisciplinée

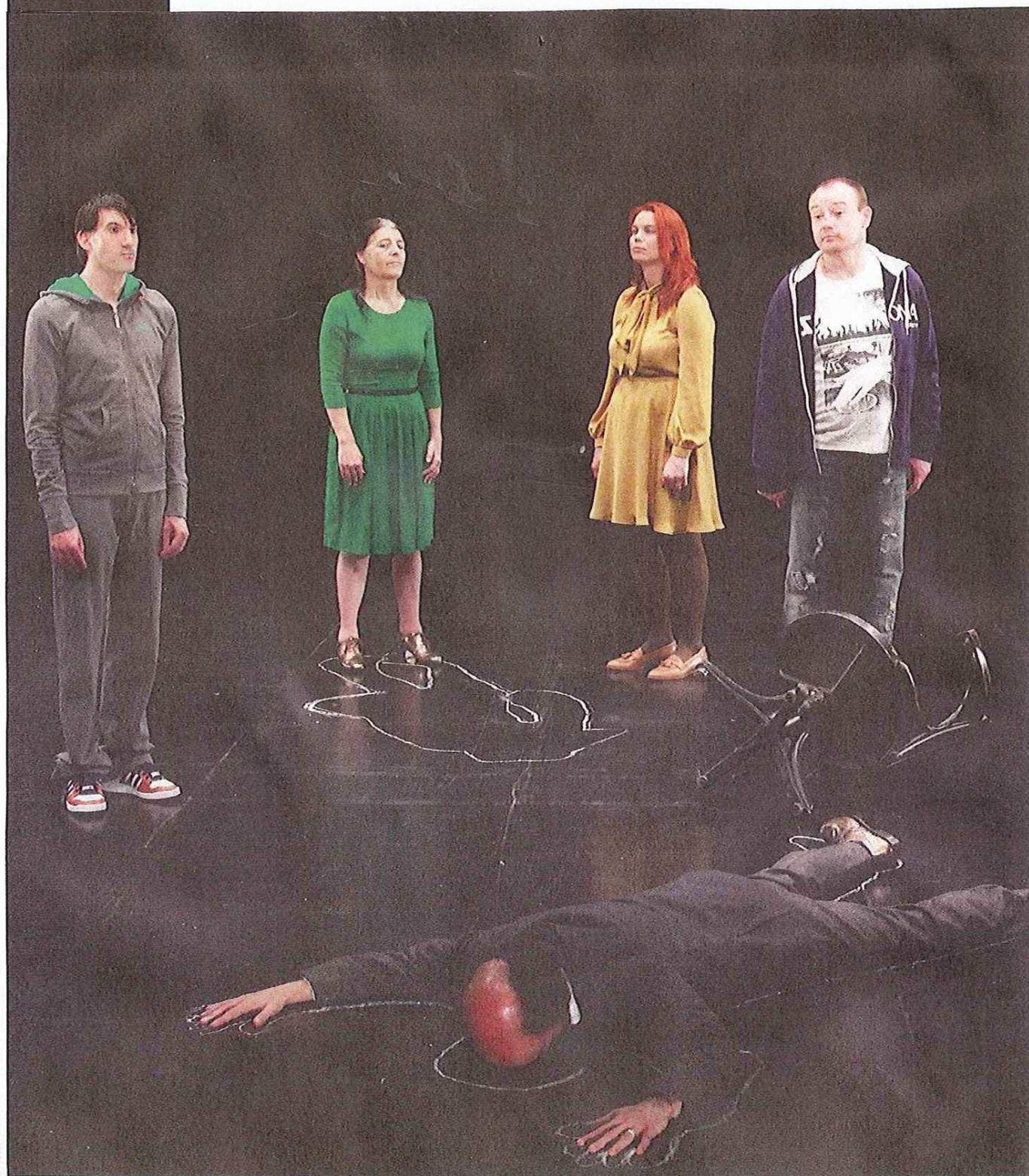
www.mouvement.net

MOUVEMENT

artistes, créations, esthétique et politique | janvier-mars 2012 | numéro 62

L14944 - 62 - F. 9,00 - RD

Photo : Fabien Rigobert.



A la lettre du corps

Née des intuitions militantes de quatre soixante-huitards, la Compagnie de L'Oiseau-Mouche fête aujourd'hui sa trente-septième création. Signe particulier ? Ses membres sont comédiens professionnels mais aussi des handicapés mentaux. Ils interprètent aujourd'hui Valère Novarina.

« Valère Novarina m'avait donné rendez-vous dans son atelier suite à un courrier de ma part. Le climat était assez... aride. Une petite chaise pour m'asseoir, une table stricte, lui en face, avec ses yeux bleu glace, un verre d'eau. J'étais venu lui soumettre un montage des Lettres aux acteurs, Pour Luis de Funès et L'Opérette imaginaire. Un montage que j'ai intitulé *Sortir du corps*, et qui est aussi le titre du spectacle que je viens de créer. Comme tout auteur, il est extrêmement pointilleux sur la façon dont on utilise ses textes. J'étais donc très intimidé.

Je lui dis :

— J'ai peur de ne pas trouver où est l'humour.

Il me répond :

— Il n'y en a pas.

Cela paraît réfrigérant, mais une fois le montage validé, après avoir compris le sens de ma démarche, il a été très encourageant. Il m'a dit de faire confiance à mes intuitions », sourit Cédric Orain, jeune metteur en scène repéré, entre autres, pour sa création *Strip Tease* en 2009 ou sa collaboration avec le collectif TRANS de Jean-Michel Rabeux. Il a donc suivi ses intuitions, sans jamais se départir d'une autodérision salutaire grâce à laquelle il a pu finaliser ce projet un peu fou, formulé voici trois ans : travailler sur Novarina avec les comédiens

de L'Oiseau-Mouche, compagnie professionnelle de théâtre exclusivement constituée d'handicapés mentaux.

Les représentations de *Sortir du corps*, trente-septième création au répertoire, ont débuté depuis quelques jours. Nous sommes en octobre 2011, accueillis au Garage de Roubaix, dit le « Théâtre de l'Oiseau-Mouche », un drôle de cocon multicolore en briques bleues et parpaings rouges, issu de la fusion entre un garage et d'anciennes maisons de maîtres.

On est handicapé dans la vie mais acteur professionnel sur le plateau.

C'est là, dans la chaleur d'une vraie fabrique de théâtre, qu'œuvrent au quotidien les vingt-trois comédiens permanents de la Compagnie de L'Oiseau-Mouche et que Cédric Orain revient sur ces fameuses « intuitions » auxquelles a fait référence Novarina : « Je n'avais

jamais monté aucune de ses pièces (d'ailleurs Novarina lui-même est surpris du peu de jeunes metteurs en scène qui abordent ses textes). J'avais vu L'Opérette imaginaire quand j'étais élève-comédien, et j'avais failli me barrer jusqu'à ce qu'arrive le monologue de "l'infini romancier" interprété par Daniel Znyk. C'était drôle, saoulant, interminable... Alors, quand j'ai découvert les comédiens de L'Oiseau-Mouche en 2006, dans *Le Roi Lear*, une mise en scène que Sylvie Reteuna présentait alors au Théâtre du Chaudron, je me suis souvenu de Novarina. Je présentais qu'entre cette langue qui passe avant tout par le corps et l'énergie de ces comédiens, une alchimie particulière pouvait exister. »

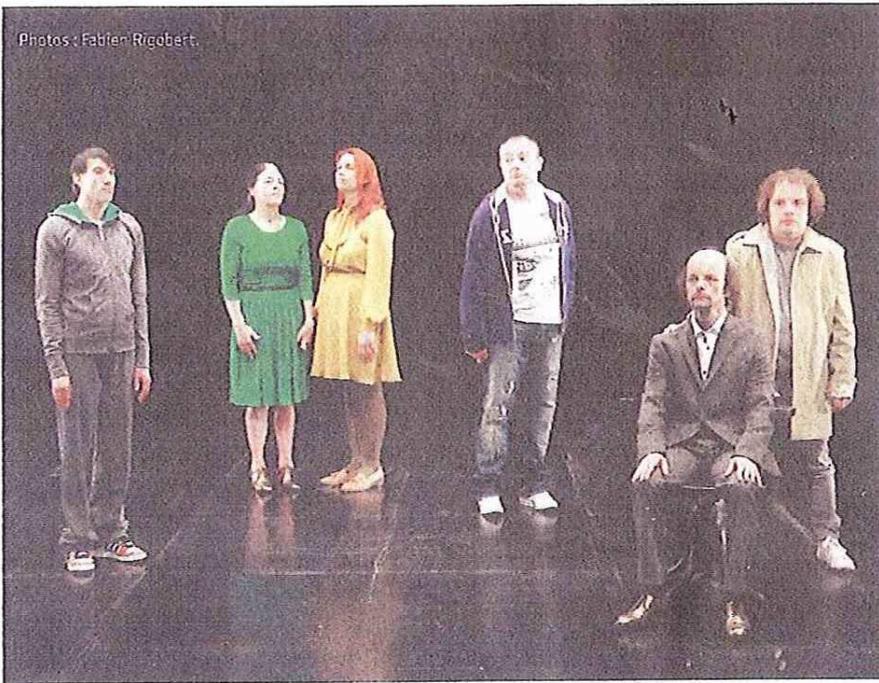
Cédric Orain est allé à Roubaix : plusieurs mois de résidence au Garage depuis 2008 pour ses propres spectacles, puis pour des ateliers de recherche, périodes d'impros, auditions, création... Dans cet antre aux lieux collectivistes, statutairement « Centre d'Aide par le Travail », les travailleurs handicapés accueillent le public, assurent la visite des lieux, multiplient les ateliers et les heures de formation pendant que d'autres, en création, occupent les studios. Au restaurant de L'Oiseau-Mouche, appétissante table gérée elle aussi par des travailleurs handicapés.

Stéphane Frimat nous a rejoint. Directeur très barbu, tout en gouaille et en sentences trôlâtiques, il raconte L'Oiseau-Mouche en portant haut ses valeurs.

Des structures qui proposent aux handicapés de faire du théâtre, nous dit-on, il y en a beaucoup. C'est formidable qu'elles existent, mais le public ne se déplacera pas forcément

pour voir le travail. Et quoi de plus normal ? Les initiatives sont toujours bienvenues, engagées, mais aussi « guettoisées » dans le réseau du « social », c'est-à-dire soupçonnées de ne pas faire de l'art... Née dans les années 1970, grâce à quatre militants de l'Éducation populaire, la Compagnie de L'Oiseau-Mouche, elle, fait le pari de faire de l'art avec des handicapés, mais non pour des handicapés. Pas d'art-thérapie, pas d'empathie moelleuse : ici, on passe commande à des artistes de renommée nationale (François Cervantes, Jean-Michel Rabeux, Christian Rizzo, etc.) qui auditionnent méticuleusement les acteurs pour des créations en tournée dans des réseaux de diffusion de prestige. « On n'est pas des ambassadeurs de la différence », résume Stéphane Frimat, en poste depuis 2008. *Ce n'est pas notre objet, même s'il est indéniable que notre travail contribue à changer le regard. On comprend vite, en voyant les comédiens, que quand il y a un handicap, il n'y a pas handicap tout le temps, ni par rapport à tout. Le terrain de L'Oiseau-Mouche, c'est d'affirmer que si la seule justification de telle personne sur scène, c'est son handicap, alors vis-à-vis du public, c'est un scandale. D'ailleurs, si l'artistique n'était pas là, nos partenaires fidèles comme le Vivat ou Latitudes Contemporaines ne suivraient pas. Un mauvais acteur est un mauvais acteur, qu'il soit trisomique ou pas.* Précisons que L'Oiseau-Mouche ne s'étale pas sur les détails des pathologies. On saura juste que la compagnie est constituée d'individus d'âges, de parcours et de pathologies très variés, allant du handicap léger à la trisomie 21 – le degré de handicap ne jouant en rien dans l'accession aux rôles d'ampleur sur scène : « On ne présuppose rien au sujet de leur vulnérabilité. Cela reviendrait à les infantiliser. Certains ont un don, d'autres l'envie, d'autres encore une grosse capacité de travail. Et certains ont les trois, poursuit-il. Quoi qu'il en soit, ils sont tous formés en continu. » Un modèle unique ? Outre le Théâtre du Cristal ou Eurydice en région parisienne, on pense au beau travail de Madeleine Louarn et de son Théâtre de L'Entresort, récemment valorisé au Festival d'Automne. « La différence, fondamentale, c'est que L'Oiseau-Mouche est une compagnie d'interprètes, avec un répertoire vivant et composite. Il n'y a pas de metteur en scène permanent. Les artistes invités disposent d'un vivier d'acteurs, dans lequel ils peuvent puiser, sans obligation de les faire tous travailler. Le système de casting fait notre spécificité et c'est, selon moi, la seule garantie de liberté pour les

Photos : Fabien Rigobert.



Implantation

Né en 1978, la compagnie de L'Oiseau-Mouche devient professionnelle en 1981 en créant le premier Centre d'Aide par le travail artistique de France. Depuis juin 2001, la compagnie est installée au Théâtre de l'Oiseau-Mouche/Le Garage, un lieu imaginé par et pour la compagnie, doté de deux salles de spectacles, deux salles de répétitions, deux studios et un restaurant. Outre la compagnie de L'Oiseau-Mouche, le théâtre accueille en résidence des équipes

metteurs en scène. Ainsi, les acteurs sont valorisés pour leur compétence, pas pour leur différence. » On est handicapé dans la vie, mais acteur professionnel sur le plateau.

Ainsi, tous ne participent pas à *Sortir du corps*. Cédric Orain a sélectionné cinq acteurs, dont Valérie Szmigielski, doyenne de la compagnie, arrivée en 1988, ou Clément Delliaux, déjà repéré chez David Bobee mais qui, ici, défend un texte pour la première fois. Qu'est-ce qui déstabilise le plus, demande-t-on, intriguée, à Cédric Orain ? « Les textes de Novarina mettent au défi n'importe quel acteur... Mais parmi les comédiens que j'ai auditionnés à L'Oiseau-Mouche, il y en a qui ne savent ni lire ni écrire ou d'autres qui, dit-t-il en riant, lorsqu'ils parlent au quotidien, ne sont pas très très loin de la langue de Novarina... Il a fallu trouver d'autres modes d'apprentissage. Il ne fallait pas que j'explique mot à mot ce que le texte voulait dire.

Ensuite, outre le temps de mémorisation qui est très variable selon les pathologies, la véritable épreuve est de trouver une façon de s'adresser à chacun, parce que les singularités sont très affirmées. Il fallait que je sois brusque avec François Daujon, par exemple. C'est quelqu'un d'attaché à la hiérarchie, alors qu'habituellement au théâtre, il est de bon ton de tenter de l'abolir. Avec lui, rien ne marchait si je ne lui montrais pas concrètement les intentions. Et ensuite, il a fallu trouver l'endroit où ils puissent s'amuser. » La peur de l'indulgence du public, la présomption d'instrumentalisation... des interrogations qui sont survenues ? « L'empathie est l'écueil principal. C'est touchant, la fragilité, mais pas si cela fait l'objet d'un traitement particulier. Le moment où le spectateur se dit : "là, il n'est plus acteur, il est handicapé", c'est qu'on a échoué. » Niveau bons sentiments, Cédric Orain a l'air

artistiques, principalement émergentes, pour des travaux de création et des actions de sensibilisation menées de concert avec les comédiens de L'Oiseau-Mouche. Le théâtre programme une vingtaine de spectacles par saison et a consolidé, depuis septembre 2011, son partenariat avec le lycée Baudelaire de Roubaix : les comédiens de L'Oiseau-Mouche sont intervenants professionnels dans l'option lourde Théâtre du lycée. La classe de Terminale est encadrée par un comédien de L'Oiseau-Mouche et par Cédric Orain... avec Valère Novarina au programme du Baccalauréat 2012. E. B.

à l'abri. Il raconte n'être pas spécialement versé dans le rapport de tendresse avec ces comédiens et n'être pas plus indulgent avec eux quand surviennent des problèmes d'articulation ou de mémorisation. D'ailleurs, ultime gage de respect, les vannes fusent dans sa bouche. Et c'est tant mieux. « Ce sont des acteurs qui ont un ego

« Lorsqu'ils parlent au quotidien, certains acteurs ne sont pas très loin de la langue de Novarina. » Cédric Orain

énorme. Ils ne s'écourent pas. Enfin, un peu comme n'importe quel acteur, mais disons qu'ils n'ont aucun filtre, on voit tout. Pour l'anecdote, une télé régionale est venue l'autre jour. Un des acteurs a vraiment "boudé" parce qu'il n'avait pas été interviewé... Il y a cette spontanéité à gérer aussi. En tant que metteur en scène, on doit remettre à plat tout ce qu'on croit savoir. Maintenant, je crois que je peux bosser avec n'importe quel acteur un peu caractériel. Je sais jusqu'où je peux être patient, jusqu'où je peux écouter la folie et la férocité des gens. Donc, je suis passé par des périodes de doutes atroces, où rien ne fonctionnait, tandis que la pression montait... Aujourd'hui, cependant, je me dis que je n'ai fait que confirmer des intuitions. » La pression n'est pas des moindres : ce soir, Valère Novarina vient d'annoncer qu'il faisait

le voyage jusqu'à Roubaix. Il ne connaît ni le travail de Cédric Orain, ni celui de L'Oiseau-Mouche. On lance alors des pronostics sur la façon dont les comédiens vont accueillir cet auteur sur lequel ils travaillent depuis des mois. « Ils peuvent très bien venir lui dire à la fin "On était bons, hein ?", plaisante Cédric Orain... Surtout que, au début, ils l'appelaient "Nirvana". » Avant le filage, on croise le comédien, François Daujon - celui dont la presse régionale dit qu'il « sidère littéralement le public »¹⁾, et qui souffre d'autisme. On se souvient de ce que nous a dit Cécile Teurlay, responsable du développement l'après-midi même : « Maintenant, vous n'avez plus qu'à les voir sur scène ce soir pour comprendre. »

Nous sommes ce soir-là. *Sortir du corps* a commencé depuis dix minutes et l'on a déjà compris deux choses. Premièrement, que l'on était purement au théâtre. Ensuite, que Cédric Orain avait raison de dire que « c'est souvent dans la contrainte la plus forte que l'on affirme des choses essentielles ». Dans la salle de L'Oiseau-Mouche, où, plus qu'ailleurs, l'on vient prendre la mesure du pouvoir de transformation du plateau, on se sent lié par un pacte primaire. On se dit que c'est rare... et, que, au fait, il a finalement su trouver où était l'humour : bien planqué derrière ces mots qui luttent pour sortir du corps. Dans le noir, juste à côté de nous, on entend Novarina scruter tout le temps, rire parfois, sourire à la fin, quand il salue chaleureusement ces acteurs que l'on croirait en effet taillés dans la rugosité du texte. Il rejoint au bar le jeune metteur en scène et lui confie : « Vous savez, finalement, la mise en scène, c'est un bon filon. Il y a tellement de mauvais metteurs en scène, que quand il y en a un de bon, on le repère vite. Alors continuez, surtout. Bravo. »

Eve Beauvallet

1. Nord Eclair du 15 octobre 2011.

Sortir du corps, les 12 et 13 janvier au Phénix, Scène nationale de Valenciennes ; du 24 janvier au 11 février à la Maison des Métallos, Paris ; du 14 au 17 février à la Rose des Vents, Villeneuve-d'Ascq ; le 15 mai au Théâtre Le Passage, Fécamp.

www.oiseau-mouche.org

LA CROIX

Mardi 7 février 2012

La puissance poétique des comédiens de « L'Oiseau-Mouche »

Dirigés par Cédric Orain, les comédiens de cette troupe constituée exclusivement de membres souffrant de handicaps mentaux, font résonner l'écriture de Valère Novarina avec une intensité sidérante

« **Sortir du corps** », d'après Valère Novarina

Maison des Métallos, à Paris

« Ils » sont les mots qui s'expulsent, la parole qui s'expectore. Maîtres du verbe qui jaillit en rafale, « ils » se font les porteurs de la langue comme d'autres les porteurs de feu. Installés dans un décor de rideau rouge, le sol délimité par un carré de loupiotes lumineuses, ils s'interrogent sur leur art et leur présence en des adresses directes au public : « Le théâtre ne doit plus recommencer », « Je veux voir dans chaque corps la maladie singulière qui va l'emporter »...

L'un est habillé en bouffon ; deux autres sont torse nu, comme des lutteurs ; celle-ci porte une robe rouge ; celle-là, blonde et belle, une simple chemise blanche... Ce sont, dans le désordre, François Daujon, Lothar Bonin, Clément Delliaux, Florence Decourcelle, Valérie Szmiggielski, les comédiens de « Sortir du corps » d'après Valère Novarina. Tous martelant leur texte avec une intensité sidérante, défendant, comme s'il s'agissait d'eux-mêmes, leurs personnages sans nom, ils appartiennent à une compagnie théâtrale pas comme les autres : L'Oiseau-Mouche.

Sur un plateau, « plus de handicap »

Fondée officiellement à Roubaix en 1981, la troupe, qui comporte une vingtaine de membres, réunit exclusivement des acteurs souffrant de handicaps mentaux. Depuis ses débuts, elle a créé plus d'une trentaine de spectacles de théâtres et de danse, a participé à autant d'autres. Parfois elle s'associe à des distributions rassemblant des comédiens dits « normaux ». Au fil de son histoire, elle a fait appel à la fine fleur de la jeune garde des metteurs en scène et chorégraphes français : Znrko, Jean-Michel Rabeux, Stéphane Verrue, David Bobée, Vincent Goethals...

L'an dernier, c'est Cédric Orain, la trentaine tout juste, qui a été invité par L'Oiseau-Mouche à diriger la troupe. Ce dernier connaissait l'Oiseau-Mouche. Il avait vu son « Roi Lear », en 2006. Il avait écrit la pièce « Gilles », mise en scène au Théâtre du Peuple à Bussang, en 2009, par David Bobée avec des acteurs venus d'horizons différents – dont trois de L'Oiseau-Mouche.

Enfin, il a animé des ateliers à Roubaix. « Je ne suis pas venu pour faire du travail social, précise-t-il d'entrée, mais pour travailler avec des personnalités qui posent magnifiquement la question de l'acteur, de son jeu, de sa direction. Lorsque je les ai découverts, confrontés à d'autres acteurs sans handicap, dans « Le Roi Lear », j'ai compris que la frontière était poreuse entre ceux qui seraient normaux et ceux qui ne le seraient pas. Dès qu'un comédien est mis en mouvement par l'écriture, sur un plateau, il n'y a plus de handicap.

« Faire surgir de l'inattendu »

Ce qui importe, c'est la singularité, l'étrangeté, la force qui se dégage. Comme si la vertu de l'acteur n'était plus d'être assez adroit, agile pour se montrer capable d'interpréter n'importe quelle pièce, n'importe quel texte, n'importe quelle situation, mais de faire surgir de l'inattendu, de l'énigmatique, de l'humain. »

C'est dans la suite de cette découverte que se situe la création « Sortir du corps ». Cédric Orain s'est appuyé sur « Pour lui de Funès », « La lettre aux acteurs » et « L'Opérette imaginaire », trois textes de Valère Novarina.

Les premières répétitions se sont avérées difficiles – « le texte est d'une extrême complexité. Les comédiens étaient perdus ! »

Cependant, bientôt, ils ont su établir un dialogue avec l'écriture, au point, reprend Cédric Orain, « de faire entendre ce que d'autres comédiens, dits « normaux », sont incapables de révéler ». Sur le souffle, sur le parcours intérieur de la parole qui traverse, comme un labyrinthe, leur corps. Une « parole empêchée » pour des « corps tout aussi empêchés », insiste-t-il, et qui se libère au fur et à mesure, dégageant une « puissance poétique » sans équivalent.

« J'ai été frappé par leur rapport acharné, musculaire aux mots, comme s'il relevait du combat. Ils sont incapables de s'exprimer sans effort, mais, dans le même temps, ils éprouvent un plaisir inouï à jouer. C'est ce mélange qui les rend extraordinairement juste et proches du public ». Au centre de l'écriture, comme « au milieu du lit d'un fleuve » s'est extasié Valère Novarina.

20 heures Rens. : 01.48.05.88.27. www.maisondesmetallos.org. Jusqu'au 12 février. Puis à Villeneuve-d'Ascq, du 15 au 17, Saint-André-lez-Lille le 24, Fécamp le 15 mai.

DIDIER MÉREUZE

PARIS MATCH

Du 2 au 8 février 2012

coup de cœur

« SORTIR DU CORPS »



Certains spectacles agissent sur nos cerveaux à la façon d'un chamboule-tout. Avec pour balles les mots de Valère Novarina, cinq acteurs professionnels de la Compagnie de l'oiseau-mouche (Lothar Bonin, François Daujon, Florence Decourcelle, Clément Delliaux et Valérie Szmigielki) font s'écrouler nos perceptions et nos certitudes. Avec humour, ils recréent un monde où les corps parlent à armes égales avec les mots. Qui sont ces comédiens mis en scène par Cédric Orain ? Des handicapés mentaux ? Mais où est le handicap ? Jouer du Novarina tient de la performance, ses textes n'offrent aucun repère narratif. D'ailleurs, le monologue de douze minutes qu'exécute, comme un numéro de cirque, François Daujon, mériterait de figurer dans le livre des records ! Alain SPIRA
Jusqu'au 12 février, Maison des Métallos, Paris XI, puis en tournée.